



ASA – Université Lille 1

Bulletin de l'Association de Solidarité des Anciens

De l'Université Lille 1 – Sciences et Technologies



Sommaire du bulletin

Editorial.....	1	V – La vie de l'ASA	21
I - Les randonnées	2	VII – Chronique	24
II – Sorties et Voyages.....	4	VIII – Hommage.....	26
III – Les 17 – 19	16	IX - Carnet	28
IV – Solidarités	20		

Editorial

Parmi les différentes rubriques de ce bulletin vous en trouverez une nouvelle, dont je souhaite qu'elle grandisse, celle consacrée à la Solidarité, aux solidarités car les formes qu'elle peut prendre sont variées. Nous renouons ainsi avec les premières publications de l'ASA où, alternativement André Lebrun et Jean Duez, donnaient des informations relatives à l'action sociale. Le projet de la commission Solidarités qu'a accepté d'animer Marie Paule Quéту est plus vaste que la seule information de nature sociale et vous en trouverez, sinon sa déclinaison totale, du moins une partie ; celle des actions que nous pouvons développer rapidement. Je vous invite à lire à ce sujet l'article de Marie Paule. Mais la mise en œuvre concrète de ces actions pose deux questions. Celle d'abord des « bras » qui peuvent aider au quotidien et je lance un appel à toutes les bonnes volontés qui pourraient apporter leur contribution. Celle ensuite des moyens que nous pourrions dégager et c'est là un débat que nous aurons au CA et en AG. A ce propos je vous invite dès maintenant à cocher sur votre agenda la date du jeudi 21 avril 2016 qui sera celle de notre prochaine AG statutaire.

Si j'insiste sur cet aspect de la solidarité c'est aussi parce que j'ai aussi la conviction que, dans la période difficile que nous vivons actuellement, le renforcement de la solidarité, à tous les niveaux, est une nécessité sociétale vitale. C'est la même nécessité qui nous pousse à poursuivre les actions entreprises et je me réjouis des idées et des propositions nouvelles faites par les uns et les autres qui témoignent de notre vitalité collective.

Dans le dernier bulletin nous annonçons un 17-19 Spécial à partir du travail du groupe mémoire orale : il se tiendra le 28 avril pendant la semaine de l'exposition Arts et Création qui se déroulera du mardi 26 avril au 4 mai 2016.

Je termine en vous invitant au moment d'hommage que nous rendrons à la mémoire de Jean Krembel le jeudi 28 janvier de 16h à 18h, amphi Malaquin au SN1. C'est aussi cela l'ASA.

À chacun et à chacune d'entre vous je souhaite une belle fin d'année 2015 et que 2016 soit une très bonne année, un grand cru.

Jacques DUVEAU

I - Les randonnées

balade du 29 mai 2015

17 personnes étaient présentes vers 14h45 à Seclin sur deux parkings éloignés de 50 mètres entre eux mais séparés par un mur, ce qui faisait que les candidats «baladeurs» attendaient de part et d'autre sans se voir. Au moment où nous décidons de démarrer, notre Président, Jacques Duveau, faisant partie de l'autre groupe a osé venir voir de l'autre côté du mur et du coup, nous nous sommes retrouvés 17, prêts au départ.

Une centaine de mètres plus loin, nous voyons l'ancien Hôpital de Seclin, (classé monument historique), très beau bâtiment pierres et briques (*photo ci-contre*). Les participants souhaitant le découvrir, nous passons la belle grille du XIX^e siècle qui clôt le parc à la française où se trouve la statue de la Comtesse Marguerite de Flandres, créatrice de cet Hôpital en 1246, celui-ci a subi de nombreuses invasions et incendies, c'est pourquoi la façade de style renaissance flamande de 110 mètres de long, pourtant homogène va de droite à gauche de 1634 à 1910, en passant par le centre de 1856. Complètement sur la droite nous apercevons la chapelle et sa salle des malades du XV^e. Nous



l'ancien Hôpital de Seclin

remarquons également l'ancienne porte d'entrée avec les échancrures caractéristiques du pont-levis, puis la ferme du XVIII^e qui cache l'ancien potager (légumes et fruitiers pour nourrir les malades).

Trouvant la porte menant au cloître entrouverte, nous en profitons pour le découvrir. Soutenu par 30 colonnes en pierre grise d'Ecaussines posées sur une semelle de plomb (en cas d'un éventuel glissement de terrain), il possède une harmonie incroyable. Les clés de voûte représentent des fleurs de pierre blanche qui sont souvent des marguerites! Les grès de la cour sont en pente douce pour récupérer l'eau de pluie dans une citerne reliée à une pompe située devant la salle des malades.

A droite, un grand pignon à redents cache la salle des malades suivie de la chapelle que l'on entraperçoit par le bas d'une fenêtre. A défaut de médicaments réellement efficaces, on soignait également l'esprit! Chaque lit servait à deux personnes, et le chauffage (autre que de personne à personne!) n'existera que par l'utilisation de braseros apportés par les Espagnols, (Charles Quint, né à Gand en 1500 est le petit-fils de Marie de Bourgogne (fille de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et comtesse de Flandre....)).



Nous traversons ensuite une belle cour dont les façades sont ornées des monogrammes de Marguerite de Flandre.

Nous retraversons le jardin et démarrons réellement la balade.

Suivant l'allée centrale du grand rectangle herbeux (au moins 150 mètres de longueur) devant les grilles de l'hospice, nous rejoignons l'hôtel de ville, (belle demeure bourgeoise de style normand), et passons dans le parc à l'anglaise qui lui est attenant. Nous passons devant le lycée professionnel puis traversons la cité HLM des Mouchonnières pour rejoindre une ancienne voie de chemin de fer bien ombragée, que l'on va parcourir sur un kilomètre environ.

Nous la quittons pour passer derrière l'hospice et différents services hospitaliers puis rejoignons le canal de Seclin en cul de sac construit vers 1850 pour alimenter les différentes entreprises de Seclin, mais il faudra compter avec l'arrivée du chemin de fer qui gagnera sur le transport par voie d'eau. Nous suivons ce canal en direction de la ville, quelques canards s'y prélassent accompagnés de poules d'eau et de fougues macroules, et nous récupérons nos voitures pour un retour vers nos foyers respectifs.

Une histoire véridique qui nous a bien fait rire (et maintenant, il y a prescription) nous a été racontée par Jean-Michel Duthilleul, né en ces lieux. Ses arrières grand-parents habitaient près de la ferme des Euwis, et son arrière grand-père conduisait le train. Quand il arrivait près de son habitation, il donnait un coup de sifflet puis

mettait une pelletée de charbon dans la chaudière de la locomotive, mais il en jetait une également à l'extérieur de la voie, charbon que son arrière grand-mère, prévenue par le coup de sifflet, s'empressait de venir ramasser et qui servait à faire «bouillir la marmite»!

Une énigme est enfin résolue, derrière l'hôpital nous sommes passés devant un grand bâtiment carré en béton, possédant un guichet en forme de tiroir métallique permettant l'échange de colis de l'extérieur vers l'intérieur ou le contraire. C'est finalement un hôpital pour détenus!

Ce fut une belle balade, agréable et sans pluie.

Bernard BELSOT

balade de Seclin à partir du parc des époux Rosenberg le 19 juin 2015.

Nous étions 25 personnes pour cette balade !
Temps agréable !

Nous quittons notre parking pour nous rendre dans le parc d'une belle demeure en brique avec une belle tourelle appelée « château Guillemaud », le parc est devenu « Parc des Epoux Rosenberg » après 1953 !

L'affaire Rosenberg est une célèbre affaire judiciaire américaine qui déclencha une vaste campagne d'opinion dans de nombreux pays en faveur des époux Julius et Ethel Rosenberg, (qui étaient des enfants d'immigrants juifs allemands et communistes et lui était ingénieur atomique aux USA), accusés, sans preuves solides, d'avoir livré des secrets atomiques à l'URSS et qui condamnés à mort en 1951, furent exécutés en 1953. Depuis l'ouverture des archives russes, on sait qu'ils avaient réellement livré des secrets atomiques qui ont permis à l'URSS de fabriquer la bombe atomique.



Nous traversons ce parc et rejoignons ce qui reste d'une usine textile où se trouve une plaque de marbre indiquant : «Filature Agache Seclin, 6-11 juin 1941, les ouvriers en grève pour revendications et en solidarité avec la grève patriotique des mineurs, sous l'occupant Nazi », une autre plaque sur un pilier de la grille d'entrée note : « 2 septembre 1944, à la veille de la Libération de la ville, 34 Seclinois arrêtés dans cette rue, 33 furent assassinés ». Nous traversons ensuite le parc de la Ramie pour rejoindre l'ancien canal de Seclin. Puis nous partons en direction d'Houplin-Ancoisnes que nous quittons très vite pour rejoindre, à travers champs, le canal de Seclin que l'on longe vers la droite, en direction du pont de la route d'Houplin que l'on passe. On descend ensuite en direction de Seclin sur le chemin de hallage à l'ombre de centaines de platanes majestueux. Nous avons parcouru un peu plus de 5 km.

Bernard BELSOT

Le 2 juillet 2015 : journée nature à Berthen

C'est un important groupe d'une quarantaine de volontaires qui se réunissent au parking de la mairie et de la salle des fêtes, au-dessus du centre du village de Berthen (56 m). La journée est comme les précédentes annoncée très chaude, Nous nous élevons régulièrement vers le sud du mont des Cats, par le hameau de Piebrouck dont les habitations basses associées à des jardins nourriciers s'égrainent en alternance avec les prairies en pente. Au-delà de la montée qui mène au longiligne pylône (200 m) de l'émetteur TV (*photo ci-contre*), nous prenons à droite, en file indienne, au niveau d'un gîte, un sentier très pentu et ombragé. Arrivés à la route circulaire nous reprenons un autre sentier de plus forte pente qui nous conduit au sommet du mont (164 m), à l'entrée du monastère.

Une brève pause permet de nous regrouper et de jeter un regard alentour sous les grands arbres. Puis nous descendons légèrement sur notre gauche vers Godewaersvelde et prenons le premier chemin à droite dans le bois, sous les hêtres. Sans atteindre le lieu-dit des Cinq Chemins Verts, nous



bifurquons à droite dans un sentier, un bref moment un peu boueux, trace de sources juste au-dessus. En remontant légèrement nous atteignons, à l'humoristique panneau intitulé col de Berthen (124 m), la route qui descend vers Boeschepe. Nous quittons ainsi le mont des Cats, dont nous avons fait presque le tour, pour prendre plus bas à gauche un étroit sentier pratiquement invisible entre arbustes, arbres serrés et vergers. Au nord du mont de Boeschepe, nous faisons une petite boucle dans des bois séculaires non loin du moulin. De nouveau au sommet nous engageons la longue descente sur Berthen, sous un ciel devenu petit à petit uniformément sombre nous livrant une légère pluie inquiétante.

Le déjeuner est pris à l'auberge Saint-Hubert qui dispose d'une belle salle pour nous accueillir. Il était juste temps que nous arrivions : l'orage qui se devinait, lointain à l'ouest pendant la dernière demi-heure de marche, est tombé violemment dès notre installation. L'événement suscitait une certaine joie d'y avoir échappé. Nous nous joignons à la quinzaine de collègues déjà installés. Si bien que nous sommes 55 convives à apprécier un



repas bien composé offrant deux choix pour les différents plats. Le service se fait à un bon rythme, sans attente.

La pluie disparue, le soleil de retour, nous partons, un peu moins nombreux, pour la randonnée de l'après-midi dont le but est de se rendre au mont Noir à l'est. Il suffit de tourner tout de suite à droite après l'auberge : nous sommes dans la partie basse du village, entre 37 et 40 mètres, avec des étangs et principalement des prairies aux hautes herbes. Ce lieu est alimenté par divers petits ruisseaux descendant des monts environnants comme le Rau du mont de Boeschepe, le ruisseau du mont des Cats, le courant des Sept Mesures venant lui du mont

Noir, Puis lentement l'étroite route montante nous conduit à la D 318 que nous traversons pour descendre légèrement et remonter un étroit sentier sous les arbres, longeant les verdâtres étangs des Trois Fontaines.

Avant le sommet nous entrons dans une clairière occupée au centre par ce qui fut une ferme, une bâtisse bien entretenue ou rénovée, de type flamand. Nous imaginons l'activité pastorale qui pouvait s'y développer à la vue de son exposition au sud-ouest et d'un vaste champ descendant vers Saint-Jans-Cappel, tout proche, aujourd'hui occupé en partie par un verger. Puis dans cette continuité, au-delà, c'est une large prairie, au pied de la villa Marguerite Yourcenar que nous contournons. Grande et belle demeure de style néo-normand, elle est aménagée pour l'accueil d'écrivains européens invités. Cet endroit est maintenant le Parc départemental du Mont-Noir. Le sommet atteint (154 m) nous traversons de nouveau la D 318 et nous descendons sur Puidefort en Flandre belge, un lieu-dit à deux cents mètres du mont Rouge bruissant de ses échoppes. Nous tournons le dos à ce dernier pour prendre une direction vers le mont Kokereel et nous rendre au lieu-dit le Purgatoire. Cette fois nous passons devant l'estaminet T'Hommelhof (la ferme du houblon) et descendons avec une belle vue sur Berthen.

Cette journée à Berthen est la dixième édition de l'annuelle journée nature. Les années précédentes nous avons pour lieu de rendez-vous Godewaerswelde (2006), Boeschepe (2007), Marchiennes (2008), Olhain (2009), Lorette (2010), Esquelbecq (2011), Sercus (2012), Le Quesnoy (2013), Ploegstedt (2014) auxquelles nous joignons les trois journées à Ambleteuse en septembre 2010.

Jean-Charles FIOROT

II – Sorties et Voyages

Impressions de Croatie (voyage du 1er au 9 juin 2015)

Le voyage « Croatie-Monténégro » programmé par l'ASA concernait essentiellement la Dalmatie. En effet, nous ne sommes pas allés jusqu'à Zagreb, située plus au nord. Nous avons surtout parcouru la côte dalmate et les îles qui la bordent. Nous avons donc vu Split, Trogir, Šibenik, Dubrovnik, les îles Élaphtes, l'île de Korcula ainsi que Kotor et Cetinje au Monténégro sans oublier un détour par Mostar en Bosnie-Herzégovine. Nous verrons donc les villes, les paysages et les impressions du voyage.

Arrivés à l'aéroport de Split, nous avons pris la direction de Trogir où se trouvait notre hôtel Sveti Kriz, situé à Ciovo, et c'est de là que le lendemain nous sommes partis visiter la partie la plus ancienne de Split. Le clou de la visite est naturellement le palais de Dioclétien qui a été vraisemblablement construit à partir de 298. De style

des villas romaines de l'époque, il occupe un rectangle de 215 m sur 180 m. Du chemin de ronde qui l'entourait il reste trois tours mais on peut encore voir toute la façade qui donne sur la mer. Nous avons parcouru les salles souterraines aux murs d'une épaisseur énorme. Elles permettent de s'imaginer la disposition des appartements impériaux situés au-dessus car les deux plans étaient similaires (ces salles, au Moyen Âge avaient servi de décharge...). Nous avons ensuite vu la cathédrale Saint-Dujam – saint Domnius a été décapité en 804 – qui occupe l'ancien mausolée de Dioclétien. La cathédrale, avec ses ajouts du XVII^e siècle rassemble un peu tous les styles et renferme un chœur baroque possédant des stalles en bois sculpté remarquables. La visite de Split se continue, à travers les vieilles ruelles vers la Porte d'Or, puis vers la Riva, promenade en front de mer conduisant à la rue Marmont qui est la plus belle avenue de la ville. Il est surprenant et à la fois agréable de découvrir là le nom d'un Français qui fut gouverneur sous Napoléon (1) et s'occupa de la modernisation de l'urbanisme. Il reste d'ailleurs des traces des vieilles maisons rasées à son époque telle l'ancienne bouche d'égout conservée à l'intérieur de la succursale de la Société Générale...

Après le déjeuner, direction Trogir, en passant devant les ruines de Salona qui fut une grande ville sous César. Trogir fut dominée par Venise, après avoir été occupée par les Francs, les Byzantins, les Hongrois ; il n'est donc pas étonnant qu'elle conserve des bâtiments remarquables comme le palais Cipiko (XV^e siècle) situé en face de la cathédrale Saint-Laurent édifiée du XIII^e au XVII^e siècle. Le portail sculpté par Radovan en 1240 vaut le détour tout comme la chapelle Jean de Trogir (XV^e siècle), restaurée en 2001. Notre promenade dans la ville s'est terminée sur le port, près des hauts murs de la forteresse de Kamerlengo, non loin de l'église Saint-Nicolas.

À Šibenik, où nous allons le lendemain, un tour de la ville médiévale nous fait admirer l'église Saint-Jean et la cathédrale Saint-Jacques qui est considérée comme un chef-d'œuvre d'architecture construite entre 1431 et 1536 par les deux plus grands artistes de la Dalmatie, Georges le Dalmate et Nicolas le Florentin. Le baptistère y illustre la transition vers la Renaissance. La cathédrale est inscrite au patrimoine de l'UNESCO, comme la ville de Trogir.

L'après-midi fut consacrée au parc national de Krka où la promenade nous fit découvrir des cascades dont certaines sont impressionnantes et nous avons même visité un vieux moulin mais nous n'avons pu voir le monastère franciscain installé sur un îlot.



parc national de Krka et ses cascades



Le pont de Mostar

Le quatrième jour c'est une excursion vers Mostar, en Bosnie-Herzégovine, qui est au programme. C'est une ville curieuse où, bien sûr, le Star Most (le pont), détruit lors des combats de 1992-1995, a été reconstruit après les accords de Dayton (*photo ci-contre*). On y a gardé les galets glissants qui pavent également les vieilles rues. À la reconstruction la ville a été divisée en quartiers catholique, orthodoxe, musulman et on a construit une synagogue alors que, selon notre guide, il y a très peu d'habitants de confession israélite... Mostar est une ancienne ville frontière ottomane et nous avons eu le privilège de visiter une maison turque aménagée, où

notre guide s'est transformée en épouse turque pour nous montrer les rites et usages anciens.

En quittant Mostar pour parvenir à Dubrovnik nous avons dû passer deux fois la douane car la Bosnie possède un accès à la mer. Il serait d'ailleurs question de construire un pont afin de faciliter l'accès à la ville.

À Dubrovnik notre hôtel Ivka était situé à l'ouest de la vieille ville qui n'est maintenant qu'une partie de l'agglomération mais constitue le point d'attraction. Dubrovnik mériterait plus qu'une journée pour faire une visite complète. Entrés par la porte Pile, après avoir vu la grande fontaine d'Onofrio, nous avons parcouru la Placa, artère centrale de la vieille ville qui doit sa remarquable unité de style baroque à la reconstruction imposée par le tremblement de terre de 1667.

Nous avons vu les principaux édifices qu'on se doit de visiter : le monastère franciscain et son cloître de style roman tardif, le palais du Recteur, sans doute le plus bel édifice de la cité, détruit plusieurs fois et reconstruit après 1463 en style Renaissance, et avec des ajouts baroques après 1667. Nous avons vu également la cathédrale de l'Assomption (début du XVIII^e siècle), la tour de l'Horloge et nous avons pris plaisir à nous promener dans les vieilles rues mais c'est surtout le tour des remparts qui nous a enchantés. De là, on découvre toute la ville avec ses toits rouges (tuiles données par la ville de Toulouse après les destructions de la guerre de 1995) ainsi que les différents forts.

Le lendemain, embarquement au port de Gruz, pour les îles Élaphtes. Nous voyons d'abord Kolocep, puis Šipán où le déjeuner a lieu chez un pêcheur et enfin Lopud où quelques-uns ont pu profiter de la plage pour se baigner.

Le jour suivant fut consacré à l'île de Korčula, plus éloignée et plus grande où nous avons visité la cathédrale Saint-Marc (dyptique de l'Annonciation attribué au Tintoret), le musée des icônes ainsi que le musée Marco Polo. Journée mouvementée car, partis d'Orebić, notre bateau, tombé en panne, a dû être remorqué... Heureusement, le retour fut plus calme : nous avons traversé Ston, qui, au Moyen Âge, exploitait des marais salants et était protégée par des remparts escaladant curieusement la montagne.

À la fin du séjour nous avons passé une journée au Monténégro. Après un arrêt à Perast nous avons gagné la petite île artificielle de Gospa od Škrpjela (la Vierge Marie des Rochers) où est érigée une curieuse église baroque contenant une collection d'ex-voto offerts par les marins. Puis, après Kotor et une visite rapide de la vieille ville nous avons terminé l'excursion à Cetinje, l'ancienne capitale, dans une région montagneuse plantée de cyprès. Le retour vers Dubrovnik se fit par le ferry.



Notre court séjour en Dalmatie nous a permis de vérifier que la complexité qui caractérise l'Histoire de cette région et que nous avait décrite notre collègue Alain Barré lors de sa conférence, se reflète encore actuellement dans la vie du pays. On ne peut qu'être surpris de payer des achats en Croatie en kunas alors que le pays fait partie de l'Union européenne tandis que le Monténégro, qui n'est pas dans l'UE, a l'euro pour monnaie... Chaque pays, la Bosnie, la Croatie, le Monténégro revendique une langue nationale mais tous les habitants se comprennent. La Bosnie a un alphabet latin et un alphabet cyrillique (l'apprentissage de la lecture doit poser des problèmes...) Bien sûr, le pays porte les marques des destructions causées par les derniers conflits et si l'on parle de ces événements avec les Croates, c'est de la faute des Serbes, qui diraient, probablement, le contraire...

En conclusion, nous avons encore fait un magnifique voyage dans un pays plein de contrastes. Nous avons vu de splendides paysages, navigué plus que d'habitude, visité de belles villes. Nous avons même pu écouter les klapas (groupes de chanteurs) qui nous accueillait dans beaucoup de sites. Certes, il y a beaucoup de restaurants et de marchands de souvenirs à Dubrovnik puisque les Ragusins vivent surtout du tourisme mais la vieille ville reste « la perle de l'Adriatique ».

Il faut encore remercier la commission voyage pour ce séjour effectué dans la convivialité habituelle de l'ASA (beaucoup se souviendront des plats de poisson et de calamar de Dalmatie).

(1)Auguste Frédéric Louis Viesse de Marmont (1774-1802), duc de Raguse (1808), maréchal d'Empire (1809) puis pair de France (1814), fut gouverneur général de Dalmatie en 1806.

Francis WALLET



grande fontaine d'Onofrio (Dubrovnik)

En passant par Nivelles, l'ASA a gagné Waterloo (Mardi 23 juin 2015)

Sur le coup des 7 heures, une violente averse nous surprend sur la route des Quatre Cantons, point de départ de notre excursion. Elle laisse une double impression : d'une part, nous songeons au début d'une journée pluvieuse et monotone, ce qui ne sera pas le cas ; en effet, les prévisions des météorologistes français et belges annonçant une amélioration et un retour du soleil dans l'après-midi se révéleront exactes. D'autre part, cela nous fait songer aux fortes pluies de la nuit du 17 au 18 juin 1815, sur le futur champ de bataille de Waterloo, contraignant les soldats à bivouaquer dans des conditions difficiles et décidant Napoléon à engager tardivement le combat, car les sols détrempestés gênaient le déplacement des canons.

Mais avant d'arriver à 1815, respectons la chronologie avec un détour par le Moyen Âge que nous propose la visite de la collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles (*photo ci-contre*). La visite de cet édifice est l'occasion de mêler architecture religieuse et histoire de la période mérovingienne, pour laquelle nos deux guides ont su, avec beaucoup de compétences, au mieux rafraîchir pour certains auditeurs des connaissances passablement oubliées et, à vrai dire pour la plupart d'entre nous, faire découvrir des épisodes totalement ignorés.

Parler de la collégiale signifie remonter à Pépin de Landen, dit aussi Pépin l'Ancien, maire du palais du roi d'Austrasie Dagobert I^{er}, qui devient en 629 roi des Francs. Pépin l'Ancien possédait, entre autres, un vaste domaine (environ 7 200 ha) aux environs de Nivelles ; marié à Itte, noble originaire d'Aquitaine, il a trois enfants : Grimoald, Begga et Gertrude. Devenue veuve (640), Itte entre en religion et, à l'instigation de saint Amand, fonde un monastère à Nivelles. Sa fille Gertrude la rejoint au monastère, dont elle devient l'abbesse. Sa sœur Begga, mariée à Ansegisel, est à l'origine de la dynastie des Carolingiens, par son fils Pépin le Jeune, père de Charles Martel, grand-père de Pépin le Bref et, finalement, arrière-grand-père de Charlemagne.

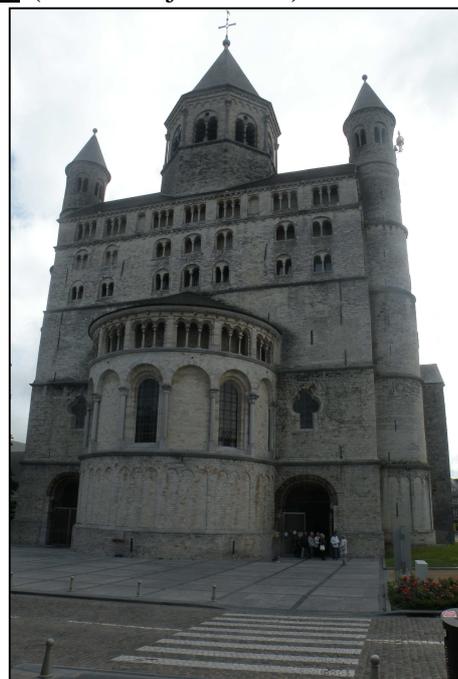
Gertrude s'implique fortement dans le développement du monastère, dans l'étude des textes sacrés, avec l'aide de moines irlandais dont saint Feuillien, à qui elle donne des terres à Fosses où il crée un monastère. Diminuée par les jeûnes qu'elle s'est imposée, Gertrude décède en 659 et est rapidement sanctifiée. Ses restes sont enterrés dans l'église abbatiale Saint-Pierre, qui prend le nom d'église Sainte-Gertrude. Le culte de sainte Gertrude se répand dans tout le Brabant, puis au-delà, suscitant la venue de nombreux pèlerins, qui sont à l'origine du développement et de la prospérité de la ville de Nivelles.

L'église initiale est transformée en une collégiale romane, consacrée en 1046 en présence d'Henri III, empereur du Saint-Empire romain germanique, et de Wazon, l'évêque de Liège. À la fin du XII^e siècle, est ajouté un avant-corps de style roman tardif. La construction est achevée au XIII^e siècle par l'aménagement du cloître sur le côté nord de l'édifice. Selon la tradition carolingienne, la collégiale a un plan bicéphale, c'est-à-dire qu'elle possède deux chœurs : à l'est, le chœur principal et, à l'ouest, un chœur utilisé lors des grandes fêtes. L'ensemble se caractérise par des dimensions imposantes : plus de 100 m d'un chœur à l'autre, plus de 44 m au transept ; quant au clocher, sa pointe s'élève à 50 m.

L'évolution du monastère est marquée par un changement dans le recrutement des religieuses : à partir du XIII^e siècle, les moniales sont remplacées par des chanoinesses, ce qui finit par amener un étiolement de la vie religieuse telle que l'avait conçue Gertrude. À la fin du XVIII^e siècle, l'invasion française met un terme à la vie monastique à Nivelles et la collégiale devient une église paroissiale.

Dans le fond de la collégiale, on voit le « char du tour » : il s'agit d'un char du XV^e siècle servant à porter la châsse de Gertrude, lors de la célébration annuelle du « Tour de sainte Gertrude » ; ce tour, dont l'origine remonte au XIII^e siècle, d'une longueur de 14 km, se déroule le dimanche suivant la Saint-Michel, patron de la ville.

La collégiale a été bombardée par l'aviation allemande, le 14 mai 1940, et gravement endommagée. L'édifice que nous visitons est donc la collégiale restaurée (1948-1984), ce qui explique la bonne qualité des matériaux, la présence de vitraux modernes et la sobriété de la décoration intérieure, constituée notamment par des sculptures de Laurent Delvaux (1696-1778).



collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles

La châsse renfermant les reliques de sainte Gertrude, joyau de l'art gothique, a été détruite par l'incendie de 1940 ; elle a été remplacée par une chasse contemporaine (1982), œuvre de l'artiste Félix Roulin. Construite en acier inoxydable et décorée en argent et en bronze, cette châsse comporte des décors qui représentent des objets du XX^e siècle (clé à molette, décapsuleur, etc.).

Nous terminons la visite par une descente à la crypte, où une panne d'électricité due aux orages, qui ont sévi sur Nivelles la veille, ne permet pas de bien voir l'emplacement original des reliques de la sainte ; nous pouvons néanmoins admirer l'église souterraine datant du XI^e siècle, qui a été restaurée à la fin du XIX^e siècle. En sortant, pour reprendre le car, nous pouvons apercevoir, en levant la tête, le jacquemart, dénommé Jean de Nivelles, qui est suspendu au dernier tambour de la tourelle sud qui flanque l'avant-corps de la collégiale.

Arrivés à 11 heures à Waterloo, nous entamons la visite du tout récent mémorial de la bataille. Muni d'un audio-guide, chacun peut parcourir à son rythme les galeries qui présentent les principaux aspects de la bataille. L'évènement est replacé dans son contexte historique, celui de l'Empire, de l'exil à l'île d'Elbe, du retour et des Cent-Jours, du Congrès de Vienne et de la politique des coalisés. Des mannequins permettent de découvrir les uniformes des différents belligérants, de voir les équipements et armements des fantassins, cavaliers, artilleurs,



la butte du Lion à Waterloo

etc. Le clou de la présentation est, sans conteste, le film en trois dimensions résumant la bataille et qui va même jusqu'à ajouter une quatrième dimension en faisant vibrer l'estrade pour évoquer charges de cavalerie et tirs d'artillerie. La visite porte aussi sur « l'après-bataille », c'est-à-dire le bilan en tués, blessés, « prises de guerre » des vainqueurs, communiqués de victoire, etc.

Tout cela débouche sur une trêve bienvenue : le repas, pris au *Wellington Café*, installé au pied de la butte du Lion (*photo ci-contre*). Ce monument, inauguré en 1826, a été édifié à la demande du roi des Pays-Bas Guillaume I^{er} qui voulait rappeler l'endroit où son fils, le prince Frédéric d'Orange-Nassau, avait été blessé au soir de la bataille. La butte est un cône de terre culminant à 41 m surmonté d'un lion de bronze de 28 tonnes,

réalisé dans les forges de John Cockerill à Seraing, près de Liège. Pour prendre les quelque 300 000 m³ de terre nécessaires à la construction de la butte, il a fallu aplanir les terrains voisins et donc modifier l'allure du champ de bataille dans ce secteur. Le lion symbolise, à la fois, la victoire et le nouveau royaume des Pays-Bas ; sa gueule ouverte est tournée vers la France et sa patte posée sur un boulet rappelle que la victoire a apporté la paix à l'Europe.

Notre menu est intitulé *Repas du Grognard...* Comme dans tous les repas de l'ASA, c'est un moment de convivialité apprécié de tous ; l'occasion de se restaurer tout en évoquant la journée en cours, des voyages récents ou déjà programmés, des amis communs, de prendre des nouvelles des uns et des autres, etc.

Sitôt le repas achevé, nous sommes d'attaque pour le programme de l'après-midi qui prévoit la visite de quelques hauts lieux de la bataille. Divisés en deux groupes, nous suivons deux guides qui ont su captiver notre attention par leur excellente connaissance des événements, leur passion communicative pour le passé et la révélation de détails intéressants.

Nous nous rendons d'abord au musée Wellington (*photo ci-contre*), installé dans l'ancien relais de poste aux chevaux de Waterloo, où le duc de Wellington avait établi son quartier général. Le commandant en chef des armées alliées y passe les nuits des 17 et 18 juin 1815 et y rédige son communiqué de victoire. Les salles présentent des objets ayant appartenu au duc,



Le musée Wellington

évoquent les diverses armées présentes sur le champ de bataille, y compris l'armée française. Une salle est dédiée aux agglomérations portant le nom de Waterloo dans le monde, dont la plupart se situent, sans surprise, dans les anciennes colonies britanniques. Dans le cadre du bicentenaire de la bataille, le musée présente une

exposition intitulée « Napoléon-Wellington : destins croisés » ; mais sa visite n'est pas comprise dans notre forfait. Retenons simplement qu'en 1815, ils avaient tous les deux le même âge : 46 ans.

Nous gagnons ensuite la ferme du Caillou, située à 5 km au sud de la butte de Waterloo. C'est là que Napoléon avait fixé son quartier général : il y passe la nuit du 17 au 18 juin et y peaufine son plan de bataille. La ferme comporte un petit musée : on peut y voir des armes, des gravures, le lit de camp de l'empereur, la table où il déploya ses cartes etc.

L'idée de Napoléon était de rééditer ses exploits de la campagne de France de 1814 en affrontant successivement les armées alliées ; il devait donc empêcher les deux armées de Wellington et de Blücher, qui se trouvaient alors en Belgique, de se rejoindre. Dans cette optique, le 16 juin, il attaque les Prussiens à Ligny et contraint Blücher à reculer, mais n'obtient pas le succès décisif espéré ; il lance tardivement le maréchal Grouchy à leur poursuite. Ce même 16 juin, le maréchal Ney et Wellington s'affrontent aux Quatre-Bras : aucun des deux ne prend un avantage probant ; mais, informé du repli de Blücher, Wellington décide alors de se replacer vers le nord, à Waterloo, où il s'installe sur des positions qu'il fait fortifier. Pour notre guide, le 18 juin, Napoléon n'est pas en grande forme physique, il connaît mal les positions exactes de Wellington, il ignore où se trouvent véritablement Blücher et Grouchy, il néglige les conseils du maréchal Soult qui a affronté Wellington en Espagne, et engage tardivement la bataille. Quand les Français réussissent enfin à percer le centre anglais, Napoléon ne peut envoyer les renforts nécessaires pour exploiter cet avantage, car les Prussiens, qui ont échappé à Grouchy, viennent de faire leur apparition sur son flanc droit. Dès lors, la bataille est perdue, et la garde se sacrifie pour permettre une retraite, qui prend des allures de déroute face à la cavalerie prussienne : Napoléon lui-même doit abandonner sa berline, pour fuir à cheval... Seul Grouchy, qui n'a pas participé à la bataille de Waterloo réussit à se retirer en bon ordre et ramène son armée intacte en France.

Puis, nous revenons au pied de la butte du Lion pour voir le panorama de la bataille, réalisé en 1912 par Louis Dumoulin, peintre de la marine française. Abrité dans une vaste rotonde, ce panorama impressionne par ses dimensions : 110 m de long sur 12 m de haut ; il se compose, en effet, de 14 bandes de toiles cousues. Il résume les affrontements qui se produisirent vers 18 heures, et il est difficile d'en saisir tout l'intérêt sans les explications de nos guides en raison du grand nombre de soldats et de chevaux représentés. À noter que les soldats ont été représentés en tenue d'apparat et non en tenue de combat, ce qui contribue à enjoliver les scènes représentées.

Enfin, nous terminons notre visite par la ferme d'Hougoumont. Cette ferme constituant un avant-poste, à la droite du dispositif de Wellington, a été le théâtre de sanglants combats. Les Britanniques en avaient fait une



véritable forteresse en perçant des meurtrières dans les bâtiments de la ferme et des murs ceinturant le jardin adjacent. De plus, les attaquants français devaient d'abord traverser un bois, aujourd'hui disparu, avant de venir butter sur les murs de la ferme. L'attaque de la ferme d'Hougoumont, qui devait être pour les Français une attaque de diversion, est devenue un abcès de fixation qui a provoqué des pertes importantes et bloqué leur avancée dans ce secteur. Pourquoi n'ont-ils pas utilisé leur artillerie contre cet obstacle ? Voilà une question, parmi tant d'autres, que nous nous posons : en effet, même quand on connaît l'issue des combats, on se prend à jouer les apprentis tacticiens...

De cette visite du champ de bataille de Waterloo, on peut retenir trois éléments :

- Incontestablement, Napoléon a perdu la bataille. Cette défaite met un terme à l'Empire et aux épisodes glorieux qui l'ont marqué. Napoléon prend le chemin de l'exil à Sainte-Hélène ; Wellington, auréolé de sa victoire, abandonne la carrière militaire pour une carrière politique. Pourtant, deux siècles plus tard, c'est bien Napoléon qui continue de fasciner et d'être un inépuisable sujet d'écriture, à en juger le nombre d'ouvrages qui paraissent chaque année sur lui.

- Dans une défaite, il est de tradition de trouver un personnage qui, par son héroïsme ou des paroles sentencieuses, est censé avoir sauvé l'honneur. Dans le cas de Waterloo, les Français ont trouvé ce héros en la personne du général Cambronne ; à vrai dire, il est quasiment certain qu'il n'a pas prononcé la célèbre phrase

« La garde meurt, mais ne se rend pas », pas plus que le mot laconique, mais expressif, qui lui est attribué. Mais l'orgueil national s'est réfugié dans l'une ou l'autre de ces formules pour accepter, bon gré mal gré, la défaite.

- Nos voisins belges ont su tirer profit de la bataille qui s'est déroulée sur leur sol pour engranger les bénéfices d'un tourisme de mémoire, qui se traduit notamment, chaque année, par une reconstitution des principaux épisodes de la bataille. En 2015, ils se sont dépassés en organisant les cérémonies du bicentenaire qui ont rassemblé 60 000 spectateurs et 8 000 figurants. Chacun d'entre nous a pu voir à la télévision de magnifiques images de ce 18 juin 2015.

Alain BARRE

L'ASA et la “douceur angevine” - automne 2015

*“Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine”
Joachim du BELLAY, Les regrets (1558),
sonnet XXXI “Heureux qui comme Ulysse...”*

Qui, parmi les 70 participants à ce voyage en Anjou, n'a eu à l'esprit ce célèbre sonnet de Joachim du BELLAY (1522-1560) au cours de ce séjour mémorable ? D'autant qu'une météo plus que clémente a été de la partie du début à la fin pour le premier groupe (27 septembre - 1er octobre), et à 70% pour le second (1er - 5 octobre). Douceur aussi de l'accueil à l'hôtel Le Relais du Bellay, situé à Montreuil-Bellay (15 km de Saumur), et qui a servi de base à nos excursions quotidiennes. Enfin, douceur des paysages angevins avec ses paisibles cours d'eau et la majesté des nombreux lieux historiques.

Le programme de visites des deux groupes était strictement identique, les restaurants et leurs menus également. Cependant, pour des raisons de logistique locale (fermeture de sites certains jours), l'ordre des prestations a dû être légèrement modifié. C'est la raison pour laquelle ce bref compte-rendu s'attache à présenter ce voyage par blocs journaliers plutôt que par ordre chronologique : à chaque participant de s'y retrouver.

Journée Rambouillet - Maintenon - Montreuil-Bellay



le château de Maintenon

Après le départ à 7 h 00 tapantes des Quatre Cantons, trois arrêts ont permis “d'alléger” ce trajet de plus de 500 km jusqu'en Anjou : un arrêt “technique” sur l'A1 le matin, un second à Rambouillet pour le repas de midi, et la visite du château de Maintenon en début d'après-midi. Le restaurant à **Rambouillet** est situé au coeur-même de la ville, ce qui donnait l'occasion de faire une brève incursion dans le parc du château et prendre quelques photos de celui-ci. Le 1er groupe a même pu passer quelques instants à admirer les rutilantes voitures de collection exposées ce dimanche-là sur la place de l'hôtel de ville, ce qui l'a obligé par contre à marcher un peu plus pour reprendre l'autocar.

Etape suivante, le **château de Maintenon** se situe au centre de la petite bourgade d'Eure-et-Loir ; il est surtout connu pour la destinée hors du commun de son hôtesse, Françoise d'Aubigné, veuve du poète Scarron, qui de gouvernante des bâtards du Roi avec la Montespan devient sa favorite, pour finalement l'épouser “en secret” (à peine gardé, d'ailleurs). Le château qui a subi de multiples modifications au fil des époques, a appartenu à la lignée des Amaury. Mme de Maintenon achète l'ensemble du domaine (château, fermes, terres...) en 1674, et grâce au soutien financier de Louis XIV y apporte de nombreuses améliorations. La façade extérieure en pierre est de facture classique, tandis que celle de la cour intérieure est en briques rouges rehaussées de pierres de parement. Cette cour intérieure donne sur un magnifique jardin à la française dessiné par Le Nôtre, laissant apercevoir tout au fond l'aqueduc de Vauban qui servait à amener, sur environ 80 km de long, l'eau de l'Eure au château de Versailles afin d'alimenter les innombrables fontaines. Cet aqueduc, dont la construction a démarré en 1685, comprend trois étages d'arcades, pour une hauteur totale de 73 m. La visite guidée nous emmène ensuite à l'intérieur dans les appartements du 17ème siècle avec, entre autres, le salon du Roi, le clavecin richement décoré de Mme de Maintenon, et aussi du mobilier, puis dans les appartements aménagés au 19ème siècle par le Duc de Noailles, avec notamment une superbe galerie décorée d'ors et de tableaux.

La journée se termine à **Montreuil-Bellay**, où le personnel très accueillant du Relais du Bellay nous reçoit dignement avec un verre de Crémant fort apprécié. Ce chef-lieu de canton, situé à la limite de l'Anjou et du Poitou et arrosé par le Thouet, compte un peu plus de 4000 habitants et se distingue par son patrimoine médiéval : château, portes fortifiées, remparts du XIII^e siècle, châtelet, collégiale, église Notre-Dame (XV^e siècle), grange à dîme où nous aurons l'occasion pendant le séjour de goûter aux spécialités locales : fouées et mogettes. Bellay est la déformation du nom de Giraud Berlai à qui le Comte d'Anjou avait confié la cité.

Journée Saumur - Fontevraud - Montsoreau



Le château de Saumur

De bon matin, **Saumur**, au passé trop riche pour être relaté ici, est notre première étape, avec deux objectifs de visite : la vieille ville et le château. Le parcours dans "la ville close" permet de découvrir le cœur ancien de la ville au pied du château : nombreux hôtels particuliers du XVII^e et du XVIII^e siècles, maisons à pans de bois de la place Saint Pierre, théâtre, passage à travers les remparts, l'Hôtel de Ville datant du 15^e siècle dont la façade sur Loire contraste fortement avec le gothique flamboyant de la façade sur cour. Et pour finir, le château: juché sur un piton rocheux, il offre une magnifique vue sur la ville entière et sur la Loire qu'enjambe le pont Cessart. De forteresse au XIII^e siècle, elle devient dès le siècle suivant le château-palais des ducs d'Anjou dans lequel a résidé le "bon roi René" aux titres de

noblesse multiples ; amoureux des arts et fin lettré, celui-ci s'attache à améliorer le confort de l'ensemble de ce majestueux édifice. Les anciens appartements des ducs d'Anjou comportent de riches collections d'arts décoratifs : meubles, tapisseries et céramiques du 14^e au XVIII^e siècle.

Après le déjeuner pris face au château, c'est vers **Fontevraud** que nous nous dirigeons. Fondée en 1101 par Robert d'Arbrissel, l'abbaye Notre-Dame de Fontevraud (*photo ci-contre*) est d'inspiration bénédictine : elle s'étend sur 13 hectares à la frontière entre l'Anjou, la Touraine et le Poitou, et constitue l'une des plus grandes cités monastiques d'Europe. Elle bénéficie de la protection des comtes d'Anjou, puis de la dynastie des Plantagenêts qui en font leur nécropole, sous l'impulsion d'Aliénor d'Aquitaine. Pendant deux siècles, elle est dirigée par des abbesses de la famille des Bourbons. A la Révolution française elle est transformée en établissement pénitentiaire jusqu'en 1963 (Jean Genet y fait référence dans *Le Miracle de la Rose*). Sur les quatre monastères d'origine, il n'en reste que



L'abbaye Notre-Dame de Fontevraud

deux : la visite guidée est centrée sur celui du Grand-Moûtier, le plus grand, qui héberge l'église abbatiale en tuffeau, la cuisine romane composée de huit absidioles coiffées d'une couverture en écaille, la chapelle Saint-Benoît du XII^e siècle, ainsi que le cloître, les bâtiments conventuels, dont la salle capitulaire, et les infirmeries du XVI^e. Dans la vaste nef de l'église abbatiale sont exposés les gisants polychromes d'Aliénor d'Aquitaine et de son second époux Henri II Plantagenêt, ainsi que ceux de Richard Cœur de Lion et d'Isabelle d'Angoulême.

Sur la route du retour, un bref arrêt est prévu à **Montsoreau** où les plus assoiffés d'histoire ont pu grimper jusqu'au château du 15^e siècle surplombant la Loire et rendu célèbre par le roman d'Alexandre Dumas *La dame de Montsoreau*, tandis que les assoiffés tout court dégustaient une bonne bière à la terrasse du café de la mairie. Le deuxième groupe, en raison d'une météo peu favorable, n'a fait que passer devant le château, et a ainsi disposé d'un temps libre plus long pour visiter Montreuil-Bellay.



Le château de Brissac

Journée Brissac - Angers

Dans un beau parc où s'élèvent de majestueux cèdres, ce château (*photo ci-contre*) surprend par sa hauteur, avec ses sept étages, et l'enchevêtrement de deux constructions destinées non à co-habiter mais à se succéder : la façade centrale de style Renaissance est flanquée de deux tours médiévales rondes et à toit conique, vestiges du château d'origine érigé par Pierre de Brézé. Racheté en 1502 par René de Cossé, premier seigneur de Brissac, il est resté dans la famille jusqu'à nos jours. Fortement endommagé pendant les Guerres de Religion, il commence à être reconstruit au début du XVII^e siècle, mais la mort du Duc Charles de Cossé interrompt les travaux, laissant l'édifice inachevé. Au rez-de-chaussée, la visite révèle de superbes plafonds dorés à la feuille, un mobilier précieux, de magnifiques tapisseries, mais aussi des photos du duc actuel et de sa famille

; dans la salle à manger, un grand tableau représente l'ancien château de Bercy et son parc. Au premier étage, on passe de l'imposante chambre des gardes à la chambre des Chasses, aux murs abondamment garnis de trophées, puis à la galerie des tableaux où, parmi ceux de la lignée ducal, trône celui de la célèbre veuve Cliquot et de sa petite-fille. La visite se termine au second étage (les autres n'étant pas occupés) où l'on découvre un ravissant théâtre datant du XIX^e siècle ; c'est à cet étage que réside le 13^{ème} Duc de Brissac avec sa famille. C'est lui en personne qui a guidé le 1^{er} groupe ; le second groupe n'a pas eu cet "honneur" mais a pu déguster l'Anjou Villages du domaine, plaisir que le 1^{er} groupe n'a pas eu, faute de personnel ce mardi.



la pièce maîtresse du château d'Angers : la Tenture de l'Apocalypse

rayé de lits de pierre blanche. Dix-sept tours rondes jalonnent l'enceinte médiévale qui surplombe la Maine, et les anciens fossés sont plantés de beaux jardins. Après un petit tour sur les remparts, nous passons dans un bâtiment où un artiste japonais (?) expose une de ses oeuvres : une sorte d'échafaudage géant peint en or qui en a laissé plus d'un dubitatif. Sans aucun doute, cette fois, la pièce maîtresse du château reste la *Tenture de l'Apocalypse*, oeuvre tissée de 130 m. de long et de 5 m. de haut, composée de 6 grandes pièces de dimensions égales. Commandée par le duc Louis 1^{er} d'Anjou, elle date du 14^{ème} siècle et interprète le texte de Saint Jean dans le Nouveau Testament qui annonce la victoire du Christ après la persécution des chrétiens. Pour terminer en beauté, et c'est le cas, une autre série de tapisseries, contemporaines celles-là, nous attend au musée Jean Lurçat installé dans

L'après-midi, consacrée à **Angers**, commence par un déjeuner bien mérité dans la vieille ville, à proximité de la cathédrale Saint-Maurice, bel édifice des XII^e et XIII^e siècles que nous découvrons à la sortie du restaurant : la façade est surmontée de trois tours qui lui donnent une forme élancée ; l'intérieur se caractérise par la forme bombée des voûtes qui leur ont valu le nom de "voûtes angevines". Puis la guide nous emmène dans le dédale des ruelles du centre historique qui finalement débouche sur la forteresse construite par Saint-Louis de 1228 à 1238 en schiste sombre



Musée Jean Lurçat : tapisserie « Chant du Monde »

l'ancien Hôpital Saint-Jean. La vaste salle des Malades a conservé, à droite de l'entrée, l'ancienne pharmacie de l'hôpital avec ses pots en faïence. Tout autour, on peut admirer les couleurs contrastées et les motifs très évocateurs de l'ensemble intitulé le *Chant du Monde*, qui vise à illustrer les joies et les angoisses de l'homme face à l'univers.



le château de Langeais

Journée Langeais - Vallée des Goupillières – Chinon

Cette journée constitue une petite entorse au thème du voyage puisque c'est en Touraine que nous continuons nos visites. Sur la rive droite de la Loire, se dresse le château de *Langeais* (*photo ci-contre*) élevé par Louis XI, de 1465 à 1469, pour contrecarrer les bretons qui tentaient de remonter le Val de Loire pour prendre la Touraine. De l'extérieur, c'est une forteresse médiévale, avec ses hauts murs, ses tours rondes, ses créneaux, ses machicoulis et son pont-levis. Dans la cour intérieure, on aperçoit encore les ruines du donjon du 10^{ème} s., qui contrastent avec la façade d'inspiration Renaissance de l'édifice principal. L'intérieur est bien meublé et donne une assez bonne idée de la vie seigneuriale au XV^e siècle. On peut y admirer de belles tapisseries des Flandres. A l'étage, la salle des gardes est transformée en salle à manger. Et dans la salle des mariages, on assiste à la reconstitution par des mannequins en cire de l'union de Charles VIII et d'Anne de Bretagne en 1491, consacrant la réunion de la Bretagne à la France.

En quittant Langeais, direction Chinon, nous nous arrêtons d'abord dans la vallée troglodytique des *Goupillières* : un chemin légèrement montant nous emmène dans ce hameau de trois fermes creusées par les paysans tourangeaux dans le tuffeau : puits, fours à pain, étables, silos à grain... sans compter le souterrain-refuge que d'aucuns ont eu du mal à franchir, tant il fallait se plier. Loin de la vie de château, on découvre ici la vie très rude des paysans il n'y a pas si longtemps.

Avant l'ascension au château, un déjeuner roboratif nous attend à *Chinon*, patrie de Rabelais. Bâtie sur un éperon rocheux au-dessus de la Vienne, la vaste forteresse date pour l'essentiel de l'époque d'Henri II Plantagenêt (XII^e siècle). Démantelée au fil du temps, elle ne présente plus que quelques édifices : le Château du Milieu avec sa tour de l'Horloge et la cloche qui sonne toujours les heures ; le donjon Coudray où Philippe le Bel fit enfermer les templiers ; les logis Royaux où l'histoire des lieux est retracée dans une scénographie de grande qualité. De la salle où Jeanne d'Arc fut reçue par le dauphin, le futur Charles VII, il ne reste que la cheminée que l'on aperçoit sur le mur extérieur du logis.

Avant de rentrer à l'hôtel, un petit arrêt à Varrains en fin d'après-midi constitue un moment de détente très apprécié de tous. Les amateurs de vin suivent le Président à la cave d'un voisin viticulteur, puis survient la dégustation de vins de Saumur avant de passer commande, pendant que d'autres apprécient les boissons et gâteaux préparés par nos hôtes. Un grand merci à Colette et à Jacques pour leur hospitalité et leurs commentaires bien documentés en cours d'excursion !

Dernier jour : Le Mans.. puis ch'Nord

Souvent ignoré par les touristes pressés que nous sommes plus ou moins, *Le Mans* a constitué la "cerise sur le gâteau" pour beaucoup de participants. La ville tire son nom du peuple des Cénomans, qui devient par la suite *Cel Mans*, puis *Le Mans*. Située au confluent de la Sarthe et de l'Huisne, la cité mancelle est ceinte d'une muraille romaine polychrome datant de la fin du III^e siècle et encore très bien conservée ; elle fait partie des "villes rouges" en raison de la couleur des matériaux utilisés pour cette construction. Autre signe visible de la présence romaine, les thermes de Vindunum (nom d'origine de la ville) sont actuellement situés sous l'école des Beaux-Arts du Mans : les salles souterraines permettent de se faire une idée de ce site archéologique, mais la



Le Mans: cathédrale Saint-Julien

configuration étroite et les plafonds bas soutenus par des poutrelles d'acier nuisent quelque peu à l'authenticité des lieux. A l'intérieur de la muraille, le cœur historique de la ville, surnommé la Cité Plantagenêt de par les liens avec la dynastie éponyme, est constitué de multiples demeures Renaissance, de placettes, d'une centaine de maisons à pans de bois sculptés, dont la fameuse maison du Pilier rouge qui, dit-on, servit de demeure au bourreau du Mans. Nos pas nous mènent ensuite à la cathédrale Saint-Julien, combinaison d'art roman et de gothique, qui fut construite entre le XI^e et le XV^e siècle avec de la pierre de roussard et de pierre calcaire. Elle est l'une des plus vastes de France avec ses 134 m. de long et culmine à 64 m. de haut. Avec Chartres, elle possède l'un des plus beaux ensembles de vitraux médiévaux. A l'intérieur, les peintures de la chapelle de la Vierge, datant de la fin du XIV^e siècle, sont célèbres pour les quarante-sept anges musiciens qui décorent les voûtes. Dehors, sur son flanc ouest, on observe un menhir en grès de 4,5 m. de haut attestant de la présence de mégalithes dans la région à la pré-histoire. Sur le parvis, une exposition temporaire de suricates et d'escargots géants multicolores fait le lien avec l'époque contemporaine. De l'autre côté de la place, le Carré Plantagenêt est, horaire oblige, visité un peu rapidement : parmi les collections permanentes, la guide choisit de commenter le célèbre "émail Plantagenêt" de Geoffroy V d'Anjou. Le restaurant où nous prenons le dernier déjeuner en commun se trouve juste à côté et se révèle de grande qualité. Le retour à Villeneuve d'Ascq a lieu aux alentours de 21 h 00, comme prévu.

L'auteur de ces lignes, également co-organisateur du voyage, ne souhaite pas, à ce titre, être juge et partie pour faire le bilan du voyage. Il ne peut que se faire l'écho des impressions des uns et des autres, souvent très positives en termes de qualité des guides, des



repas, de l'hôtellerie et du programme préparé par la commission voyages, qu'il tient à remercier ici chaleureusement pour son travail. Il retient la proposition de certains participants de ménager un peu plus de temps libre dans les prochains voyages de ce type, qui ont vocation à s'adresser en priorité, mais sans exclusivité, à des adhérents ayant des problèmes de santé. Heureusement la météo a été une fois encore au rendez-vous, nous permettant de pleinement apprécier cette belle région angevine, au cœur de la "douce France".

Bernard DELAHOUSSE

Visites de jardins

Notre région est riche d'espaces de découvertes publics et privés : jardins à l'anglaise, exotiques, zen, jardins potagers, de légumes anciens, de plantes médicinales ou aromatiques...

Deux après-midi de promenades dans ces endroits de charme, colorés et parfumés ont été proposés.

Le jeudi 24 septembre, nous étions un petit groupe de 15 à visiter **2 jardins à Bersée : Rendez-vous à 14 h au jardin de la Cardonnerie** :

Mme WAUQUIER nous accueille dans son jardin de campagne à l'anglaise de 800 m², plantes vivaces, roses anciennes...et dans son potager.

Nous nous rendons ensuite, chez Gérard HENNION pour visiter son jardin de 2700 m² créé en 2003 "**Demain au jardin** » : Nombreuses associations végétales de 1200 vivaces, arbustes et arbres rares, jardin goutte d'eau, création d'un espace pots cassés... Le propriétaire nous explique comment il parvient à maintenir son grand jardin ornemental « propre » sans s'épuiser !

Une 2^{ème} visite du **parc floral à Wambrechies** programmée le jeudi 22 octobre a été annulée en raison du mauvais temps.

D'autres visites seront programmées au printemps prochain.

Joëlle MORCELLET

Rando découverte « Ru des Voyettes »

proposée par Francis MEILLIEZ – vendredi 25 septembre 2015

Francis Meilliez avait annoncé la sortie par ce texte : « *Remontons le fil de l'eau, de Sainghin-en-Mélantois à Lesquin. Pas de difficultés techniques pour les marcheurs. En revanche, pour l'eau du Ru des Voyettes, on ne peut pas dire qu'il s'agisse d'un long fleuve tranquille ! L'homme a vraiment une imagination "débordante", pour ne pas dire inconsciente, pour créer des problèmes là où il n'y en avait pas.* »

Ce vendredi 25 septembre, nous avons fait avec lui une balade dans le pays de l'Étrange... Nous avons pris le bus aux Quatre Cantons jusqu'à l'église de Bouvines et sommes partis à la recherche du Ru des Voyettes, à travers routes, sentiers, chemins entre champs... et même passages quasi clandestins.

Notre première étape nous conduit au confluent du Ru avec la Marque, un filet d'eau s'écoulant dans la Marque par une grosse buse (*photo ci-contre*). Puis nous nous éloignons un peu du Ru en traversant le bois de la Noyelle à Sainghin-en-Mélantois, et le retrouvons en sortant de Sainghin par la D955, puis vers les Quatre Cantons par la rue Neuve ; à gauche, une grande ferme (dont la grange est du XVII^e siècle) construite sur le lit du RU. Un lotissement est en construction *dans ce fond de vallée plat et inondable. Étrange...*

Nous passons près du laboratoire Anios qui rejette proprement ses eaux usées dans le Ru qui passe juste à côté. Puis le Ru bute sur le remblai de l'A27. Ici, la zone humide qui existait a été fortement remaniée lors de la création de la bifurcation entre les directions de Bruxelles et de Valenciennes. *Pourquoi, à cet endroit, en voiture sur l'autoroute de Valenciennes, avons-nous l'impression de monter, alors que ce secteur est régulièrement inondé ? Comment est-ce possible, une inondation sur une hauteur ? Étrange...*

On retrouve des traces de l'existence du Ru. Une installation avec des pompes a été aménagée pour que le trop-plein d'eau soit envoyé ailleurs... *mais où ? grâce à ce tuyau qui remonte vers l'amont ? Étrange...*

Un peu plus loin, tels des clandestins, nous marchons en file indienne le long de la glissière de l'autoroute ; le Ru circule dans un fossé qui traverse la route D952. Nous traversons aussi pour arriver dans la ZAC entre les Quatre Cantons et Lesquin. Une entreprise de transports a dû créer des bassins de rétention et un fossé de drainage, car elle était régulièrement inondée. *Pourquoi à cet endroit ? Étrange...*

Devant nous, s'étale la longue butte construite le long de l'autoroute ; officiellement, c'est une protection acoustique ; elle a été érigée avec les remblais du Grand Stade et du nouveau lotissement de Lesquin. On y voit deux percées, dont l'une sert au passage du Ru.

Après une grimpe sur la pointe avant de cette butte pour admirer le panorama, nous avançons vers l'entrée de Lesquin. À l'arrière d'un lotissement construit très récemment, nous voyons nettement l'incision du Ru dans les champs.



Plus loin vers l'amont, nous arrivons devant une longue butte sur laquelle a été construite la voie ferrée Lille-Valenciennes ; elle marque l'horizontale et confirme le profil transversal concave de la vallée du Ru. Un étroit tunnel piétonnier nous permet de franchir cet obstacle. À cet endroit, l'écoulement du Ru se fait sous nos pieds, dans une buse, preuve que la SNCF avait, elle, bien pris en compte le cours d'eau en aménageant sa ligne ferroviaire. De l'autre côté du remblai, le Ru a encore disparu.

Nous arrivons près d'un vaste terrain boueux et fortement humide, puisque l'eau y ruisselle à ciel ouvert. C'est l'endroit que l'on considère actuellement comme la source du Ru des Voyettes. Le chantier de la station de refoulement des eaux usées, la Station des Voyettes, et l'aménagement,

en face, d'un vaste dispositif de stockage des grands volumes d'eaux pluviales et usées, nous posent question. *Quelle utilité, et pourquoi à cet endroit ? Étrange...*

En quelques rues, nous voici devant la Fontaine de la source, disposée au centre d'une placette. Fin de l'Étrange : nous sommes près du centre de l'ancien village de Lesquin, puisque nous sommes en hauteur et en présence d'une source d'eau, les deux conditions indispensables à la création de tout village, à l'époque.

Tout au long de cette balade, Francis Meilliez nous a commenté la structure des sols, le relief... Et surtout en nous guidant dans ce parcours, il nous a fait partager ses préoccupations : constat qu'il est parfois fait peu de cas des cours d'eau existants, de la circulation naturelle de l'eau sur les sols, manque de prise en compte suffisante de la configuration de l'espace naturel dans les décisions d'aménagement du territoire. Il a mis en évidence l'importance d'une communication éclairée et de concertations pour ces aménagements, pour à l'avenir éviter les erreurs du même ordre que celles que nous avons constatées.

Si vous voulez en savoir plus, Anne Marie Dewolf a fait un compte-rendu très détaillé de cette matinée. Vous le trouverez sur le site de l'Asa dans la rubrique « Balades – Randonnées », avec de nombreuses photos.

Anne-Marie DEWOLF et Marie Paule QUETU

III – Les 17 – 19

L'Ouest américain. Images et mémoire.(19 mai 2015)

À l'ouest des États-Unis s'étendent de vastes espaces, prairies, déserts, forêts et parcs nationaux qui constituent un des fondements de la civilisation américaine. Davantage qu'une région, l'Ouest est une idéologie, que le cinéma a rendue mythique par un genre à part entière, le *western*, et que la peinture américaine a brillamment illustré.

À l'origine, ces espaces sont pénétrés par les tribus indiennes et par les chasseurs de fourrures, dont un certain nombre est d'origine française, ainsi que l'attestent les noms de localités comme Belle Fourche, Saint Onge, Piedmont. Mais c'est à partir de 1804, grâce à l'expédition de Lewis et Clark envoyée par le président Jefferson, que le territoire est reconnu, bientôt colonisé par les pionniers arrivés en chariots, repoussant de plus en plus à l'ouest la frontière. En 1893 la signification de la frontière est l'objet d'un célèbre livre de Frederick Jackson Turner. Mais la vision de l'Ouest comme une terre vierge, ouverte à une Amérique conquérante persuadée de sa « destinée manifeste » est maintenant contredite car loin d'être vide, l'Ouest a subi une conquête rapide et brutale qui a privé les populations indiennes de leur liberté.

Entre 1840 et 1860, environ 400 000 émigrants traversent les grandes plaines, terres de chasses pour les Indiens. Les bisons sont presque exterminés avec la construction des chemins de fer – Buffalo Bill 1846 –, des Indiens sont déportés en Oklahoma, les terres sont confisquées, de nombreux traités sont signés qui ne seront jamais respectés. Des chefs s'illustrent dans la résistance à la pénétration américaine : Sitting Bull, Crazy Horse, Geronimo sont les plus connus.



*Charles M. Russell
The wagon boss – 1909*



*Monument Valley –
Arizona*

Un siècle de guerres indiennes ne s'achèvera qu'en 1890, après le massacre de Sioux à Wounded Knee. La reconnaissance de la citoyenneté américaine est acquise en 1924. Le regard américain sur la conquête est passé par plusieurs stades, visibles dans l'évolution du western des débuts à nos jours, l'Indien sauvage à civiliser n'est évidemment plus la préoccupation, mais la pauvreté marque les réserves indiennes, dont celle de Pine Ridge dans le Dakota du Sud.

La conquête des terres s'est aussi accompagnée de la préservation des espaces. Le président Ulysses Grant crée le parc Yellowstone en 1872, l'écrivain John Muir combat pour faire reconnaître le parc Yosemite en 1890 et crée le Sierra Club, organisme de défense de la nature.

Peintres et sculpteurs ont illustré les paysages et l'héroïsme des soldats et des colons, en particulier Remington et Russell. Le cinéma américain a très tôt mis en scène l'épopée de la construction du chemin de fer transcontinental, ainsi en 1924 *Iron Horse* de John Ford. La conquête de l'Ouest donne naissance au roman d'aventures : Fenimore Cooper écrit *La Prairie* en 1827. Certains livres ont été de très grands succès de librairie : en 1902 Owen Wister écrit *le Virginien*, devenu plus tard film et série télévisée pendant plus de 10 ans. Il a été constamment réimprimé.

L'homme de l'Ouest, incarnation de l'individualisme cher aux Américains, a été illustré par les nombreux westerns, genre essentiellement américain, toujours présent.

Le tourisme, encouragé à ses débuts par les compagnies de chemins de fer, ancré sur des paysages grandioses, des musées et des reconstitutions historiques spectaculaires, rassemble chaque année plus de 4 millions de visiteurs dans le Grand Canyon, 3 millions dans le Yellowstone.

Le Sud-Ouest, connaît actuellement une nouvelle croissance démographique. Salt Lake City, Phoenix et Denver, figurent dans la liste des grandes villes à l'augmentation la plus rapide. Ainsi Denver, fondée en 1858, compte plus de 600 000 habitants, 3 millions dans l'aire métropolitaine.

Françoise MARCHAND

La pollution atmosphérique extérieure :

caractérisation, impacts sanitaires et coûts estimés (15 octobre 2015)

Le contexte médiatique actuel est particulièrement favorable aux deux problématiques environnementales majeures qui préoccupent chaque citoyen. La première est centrée sur les changements climatiques dont les enjeux sont planétaires. Elle fait l'objet de la 21^{ème} Conférence des Parties de la convention cadre des Nations Unies (COP 21) qui a lieu à Paris du 30 novembre au 11 décembre 2015. La seconde problématique correspond à la pollution de l'air. Ses enjeux concernent les échelles locale et régionale. Le 15 juillet 2015, le Sénat a publié un rapport¹ intitulé « Pollution de l'air : le coût de l'inaction » qui fait la synthèse de tous les travaux nationaux et européens réalisés sur cette problématique. Ce rapport nous offre l'opportunité de rappeler les principales caractéristiques de la pollution de l'air extérieur, les risques sanitaires encourus et les coûts estimés pour la société.

I- Caractérisation

La figure 1 décrit l'évolution des principaux polluants gazeux et particulaires émis dans l'air. Ces polluants, dits primaires, peuvent être d'origine anthropique ou naturelle. Les sources anthropiques d'émission sont très variées : activités industrielles et agricoles, productions d'énergie, transports de type routier, aérien ou maritime, chauffages domestiques et collectifs. La majorité des polluants issus des activités humaines proviennent de la combustion des combustibles fossiles (pétrole, charbon et gaz naturel) ou de leurs produits dérivés (carburants). Ce sont les conditions météorologiques (vent, turbulence, température, ensoleillement et humidité, ..) qui déterminent leur transport, dispersion et transformation dans

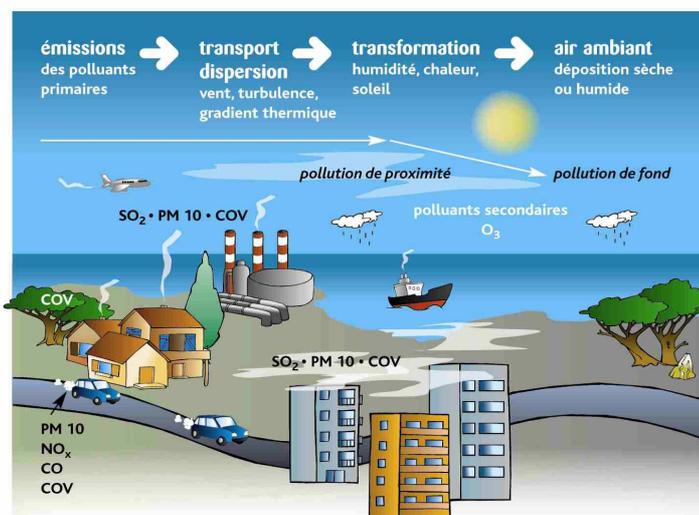


Figure 1 : Représentation simplifiée de l'évolution des polluants primaires émis dans la troposphère. *COV* : Composés organiques volatils ; *CO* : monoxyde de carbone ; *NOx* : oxydes (*NO₂* et *NO*) d'azote ; *SO₂* : dioxyde de soufre ; *NH₃* : ammoniac ; *PM₁₀* (Particulate Matter), matière particulaire ou particules dont le diamètre apparent aérodynamique est respectivement inférieur ou égal à 10 micromètres.

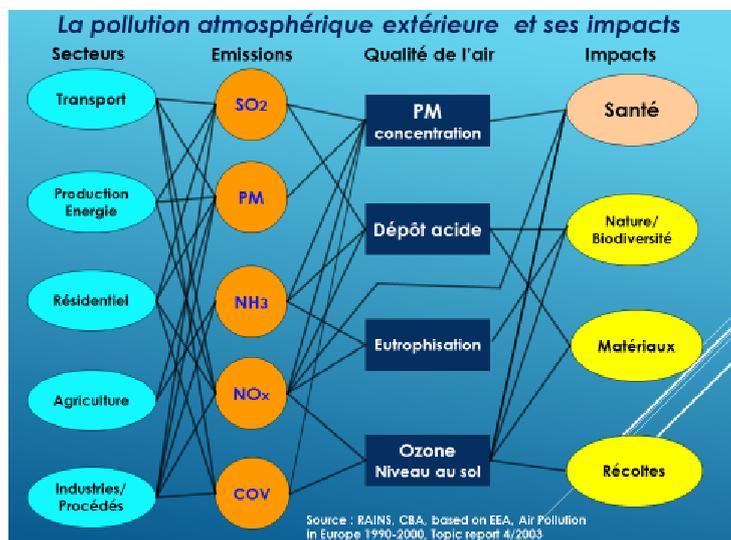


Figure 2 : La pollution atmosphérique extérieure et ses impacts

l'atmosphère. L'atmosphère se comporte comme un réacteur géant où toutes les espèces chimiquement réactives sont transformées par des processus complexes de photo-oxydation. Selon les conditions ambiantes, de nouveaux polluants, dits secondaires, peuvent se former en phase gazeuse (l'ozone par exemple) ou sous forme particulaire. Par ailleurs, des dépôts secs ou humides peuvent être générés par les particules d'aérosol en suspension dans l'air.

La figure 2 fournit une représentation synthétique de la pollution atmosphérique extérieure, allant des sources regroupées en cinq secteurs d'activités aux impacts des principaux polluants-indicateurs de la pollution sur la santé de l'Homme et sur l'environnement. Seuls les impacts sanitaires ont été envisagés dans cet exposé.

L'examen des inventaires établis chaque année par le CITEPA² montre que les émissions de polluants

anthropiques ont considérablement diminué depuis 25 ans, suite aux contraintes imposées par les réglementations. Cependant, si l'on considère l'évolution de la concentration moyenne de ces polluants en zones urbaines entre 2000 et 2013, on constate que seule la concentration du dioxyde de soufre a diminué de façon drastique (- 80%), alors que la concentration moyenne de l'ozone a légèrement augmenté (+10%), et que celles du dioxyde d'azote et des particules PM₁₀ n'ont que faiblement diminué (-20%).

II- Réglementations et législation

Si de nombreuses réglementations ont permis de réduire les émissions de polluants dans l'air, c'est la « loi sur l'air et l'utilisation rationnelle de l'énergie (LAURE) » promulguée en 1996 qui apporte, pour la première fois, un cadre législatif à la gestion de la qualité de l'air. Cette loi reconnaît à chacun « un droit de respirer un air qui ne nuise pas à sa santé ». Elle prévoit une surveillance de la qualité de l'air sur l'ensemble du territoire dont la mise en œuvre dans chaque région a été confiée à des Associations Agréées de Surveillance de la Qualité de l'Air (AASQA). Les AASQA sont chargées de mesurer la concentration des principaux polluants dans l'air et de participer à l'information du grand public. En général, seuls quatre polluants indicateurs de la pollution atmosphérique extérieure bénéficient d'un suivi métrologique systématique : le dioxyde d'azote, l'ozone, les PM₁₀, et le dioxyde de soufre. Quant à l'information, elle est réalisée dès que la concentration mesurée ou prévue par la modélisation d'un polluant dépasse une valeur-seuil fixée par la réglementation. Trois niveaux de concentration sont fixés par la réglementation pour chaque polluant : un objectif de qualité, un seuil d'information et de recommandation qui déclenche, sur prévision, la diffusion de messages sanitaires destinés aux personnes vulnérables et aux personnes sensibles pour limiter leurs déplacements et activités physiques intenses en air extérieur, et un seuil d'alerte, à partir duquel il est recommandé aux personnes vulnérables et sensibles d'éviter les sorties et activités extérieures, et à la population générale de réduire les activités physiques intenses extérieures.



Figure 3 : Cartographie modélisée des concentrations moyennes des PM₁₀ centrée sur l'agglomération lilloise pour le 5 octobre 2015. Les concentrations les plus élevées sont indiquées en rouge, puis en jaune. Réalisation Atmo Nord-Pas de Calais.

De janvier à août 2015, la région Nord-Pas de Calais a dépassé 12 seuils d'information et 3 seuils d'alerte pour les PM₁₀, trois seuils d'information pour l'ozone et un seuil d'information pour le dioxyde de soufre (région de Calais). Rappelons qu'une seule mesure en station suffit, après vérification, pour que le dépassement soit constaté.

La qualité de l'air est évaluée, dans une zone géographique donnée, par l'indice ATMO déterminé par l'AASQA régionale. Cet indice est élaboré à partir des mesures réalisées en stations urbaines et périurbaines des quatre polluants-indicateurs de la pollution atmosphérique. Plus l'indice ATMO est élevé, plus la qualité de l'air est mauvaise. La modélisation de la pollution

basée sur les mesures faites sur le terrain permet de prévoir les valeurs moyennes de chaque polluant-indicateur. Ainsi, pour l'agglomération lilloise (fig. 3), la modélisation montre clairement que la concentration en particules PM₁₀ est prépondérante (en rouge) près des grands axes routiers.

De nombreux plans d'action ont été mis en place pour réduire la pollution de l'air aux niveaux régional et national. On peut citer les Plans de Protection de l'Atmosphère (PPA) créé par la LAURE en 96, le « Plan Particules » en 2010, le Plan d'Urgence pour la Qualité de l'Air (PUQA) en 2013. En dépit de tous ces plans, 11 zones urbaines en France (dont celle de Lille) n'ont pas respecté les seuils réglementaires européens, principalement pour les PM₁₀, l'ozone, et NO₂. Ces dépassements ont valu à la France une procédure de contentieux avec la Commission européenne. Enfin, la loi relative à la transition énergétique pour la croissance verte, promulguée en août 2015, prévoit à nouveau une série de mesures incitatives pour réduire la pollution.

III- Risques sanitaires

Les polluants gazeux et particulaires présents dans l'air ambiant font courir un double risque sanitaire : un risque mineur, lié à la perception visuelle ou olfactive des polluants, et un risque majeur, dû à l'exposition aux polluants. Ce risque lié à l'exposition dépend non seulement de la nature et la dose présente dans l'air, mais également du lieu, de la durée et de la fréquence de l'exposition, ainsi que de la vulnérabilité des personnes

exposées (âge, tabagisme, pathologies, ...). Il existe deux voies de contamination chez l'Homme : la plus importante, l'inhalation, sachant que l'on respire en moyenne 15 000 litres d'air par jour ; la seconde, l'ingestion, souvent marginale, liée aux retombées des particules d'aérosol. Les polluants ayant des effets sanitaires reconnus sont dans l'ordre décroissant de nocivité : les particules ultrafines (PM_{0,1}) et fines (PM_{2,5}), l'ozone et le dioxyde d'azote. L'impact sanitaire des particules dépend de leur taille et de leur composition chimique. Plus elles sont petites, plus elles sont capables de pénétrer profondément dans les poumons, plus elles sont alors dangereuses pour l'organisme. La pollution de l'air représente un facteur de risque prédisposant et aggravant des maladies cardio-respiratoires. Sa réduction est un enjeu majeur de santé publique.

Dans le cadre d'une politique de gestion de la qualité de l'air, il est nécessaire de faire appel à des méthodes d'évaluation de l'impact sanitaire de la pollution atmosphérique (EIS-PA). Leur objectif est de quantifier les impacts sanitaires attribuables à la pollution de l'air en termes de mortalité (morts prématurées) et de morbidité (hospitalisations, soins). De nombreuses incertitudes entachent ces méthodes d'évaluation. Les chiffres avancés de morts prématurées doivent donc être utilisés avec prudence et considérés comme des ordres de grandeur.

IV- Coûts estimés

Quelques études nationales et internationales ont cherché à évaluer le coût socio-économique de la pollution de l'air extérieur. Ce coût résulte de deux types de contributions : un coût sanitaire, le plus important, et un coût non sanitaire, chacun d'eux englobant des coûts tangibles et des coûts intangibles. Sur le plan sanitaire, les coûts tangibles sont des coûts marchands, correspondant principalement aux dépenses de soin. Sur le plan non sanitaire, ces coûts correspondent aux baisses de rendements agricoles et forestiers, à la dégradation des bâtiments et leur réfection, aux dépenses de prévention, de surveillance et de recherche. Quant aux coûts intangibles, ils sont difficilement chiffrables. Du point de vue sanitaire, ces coûts correspondent au coût social associé à la mortalité et à la morbidité imputables à la pollution atmosphérique, aux pertes de bien-être, aux douleurs alors que les coûts intangibles non sanitaires sont liés aux dégradations des écosystèmes, aux pertes de biodiversité, aux nuisances olfactives, psychologiques et esthétiques. Comment donner une valeur à quelque chose qui n'a pas de prix pour l'économie, mais un coût pour la société ? A nouveau, de nombreuses incertitudes entachent les estimations proposées pour les coûts. Selon les résultats d'une étude récente publiée en 2015, le coût de la pollution de l'air pour le système de soin français serait au minimum de deux milliards d'euro environ. Le coût sanitaire de la pollution de l'air en France a été chiffré par trois études à plusieurs dizaines de milliards. Ces sommes sont exorbitantes et doivent nous interpeller !

Par ailleurs, des études coûts-bénéfices ont montré l'intérêt d'une politique volontariste de réduction des polluants. Le coût de l'action s'avère bien supérieur au coût de l'inaction.

Conclusions

Cet exposé a permis de mettre en exergue plusieurs points importants. De nombreuses incertitudes scientifiques, méthodologiques subsistent pour évaluer les impacts sanitaires et non sanitaires attribuables à la pollution de l'air et estimer leurs coûts réels pour la société. Des efforts importants de recherche doivent être accomplis pour améliorer les connaissances et renforcer la fiabilité des résultats obtenus. Les coûts estimés, considérés comme des ordres de grandeur, demeurent exorbitants pour la société. Ils montrent l'importance et l'urgence de lutter efficacement contre la pollution de l'air par la mise en place de mesures de prévention.

Quels sont les leviers existants pour combattre la pollution de l'air ? La fiscalité, la pédagogie et la réglementation ? Une réglementation plus contraignante, une fiscalité ciblée sont certainement nécessaires pour réduire les effets sanitaires et non sanitaires des polluants atmosphériques. Mais, est-ce suffisant ? La mise en place de nouvelles réglementations ne pourra s'avérer efficace que si elle est comprise et acceptée par tous. Cette acceptation suppose une politique de sensibilisation, d'explication, d'accompagnement du grand public.

Enfin, la pollution de l'air et le changement climatique constituent deux préoccupations environnementales majeures qui résultent toutes deux de l'exploitation intensive des combustibles fossiles. Etant produites par les mêmes causes, ces deux problématiques pourraient être traitées par la promotion d'une société « bas carbone », basée sur la sobriété, le développement des énergies renouvelables et l'efficacité énergétique. Cette transition énergétique, longue et difficile, ne pourra se faire qu'avec la collaboration de tous.

Jean-Pierre SAWERYSYN

¹ Sénat. N°610. Rapport fait au nom de la commission d'enquête sur le coût économique et financier de la pollution de l'air. Tome 1 et 2. Juillet 2015.

² CITEPA, 2015. Inventaire des émissions de polluants atmosphériques et de gaz à effet de serre en France - Format SECTEN

IV – Solidarités

La Solidarité à l'ASA: premières pistes de la commission Solidarités

Suite à la réunion de la commission Solidarités du 13 septembre 2015, il y aura désormais un espace pour la solidarité dans tous les bulletins ASA. Et bientôt une rubrique consacrée à la solidarité sur le site web.

Nous évoquerons ici quelques actions de solidarité qui pourraient être développées prochainement à l'ASA. Les actions déjà existantes pourront être retrouvées sur le site web dans la rubrique qui va être créée.

Soutien d'actions extérieures à Lille 1

De nombreux adhérents de l'ASA sont engagés dans des associations et des collectifs extérieurs à Lille 1. Afin que les adhérents qui le souhaitent puissent présenter et faire connaître leurs associations, la commission propose de faire un forum des associations le jour de l'AG, dans l'après-midi, soit le jeudi 21 avril 2016. Si certains sont d'ores et déjà intéressés, contacter Marie Paule Quéту.

Soutien financier pour la formation continue et autres projets

L'ASA soutient la formation continue tout au long de la vie (FTLV) par le prix André Lebrun depuis 2006 et le prix soutien ASA à un projet FTLV depuis 2013. Le prix soutien ASA est financé par un appel à dons, ciblé « soutien ASA à la FTLV », fait en même temps que l'appel annuel à cotisation. Si les dons étaient plus élevés, ils pourraient servir dans d'autres cadres. On pourrait définir un projet à soutenir et alors envisager de lancer une « opération don ». Ce sujet reste à étudier plus largement pour 2016.

Soutien aux adhérents

Des actions envers les adhérents de plus de 80 ans existent depuis 10 ans, sous la conduite amicale de Jeannine Salez. C'est un soutien moral et un geste d'amitié pour ceux qui ne se déplacent plus beaucoup. La commission aimerait étendre ce soutien aux personnes, seules ou en couple, qui sont isolées momentanément ou plus longtemps pour diverses raisons (maladie, perte de mobilité, disparition du conjoint,...), ou celles qui s'ennuient chez elles mais ne se sentent pas à l'aise dans un groupe. Il faudrait imaginer des actions plus personnalisées que celles mises en place pour les groupes. Dans un premier temps, la commission servirait de relais pour mettre en place ce soutien, l'idée étant, à terme, que ce soutien puisse se mettre en place spontanément entre les adhérents et indépendamment de la commission. Si vous voulez participer à la réflexion sur ce sujet, contactez Joëlle Morcellet et Marie Paule Quéту.

L'Anneau de Mémoire (Notre-Dame de Lorette) (le 16 juin 2015)

Ces deux sorties organisées pour les seniors par le comité de solidarité de l'ASA (animé par nos infatigables collègues Jeannine SALEZ et Arsène RISBOURG) ont réuni une vingtaine de participants.

C'est sous la conduite de notre collègue Julien NOYEN qui est membre de la garde d'honneur de l'association du monument de Notre-Dame de Lorette que nous avons effectué la visite de l'Anneau de Mémoire. Le monument (architecte Philippe Prost), au périmètre de 345 m, composé de 500 panneaux où sont gravés les 579 606 noms des soldats de 40 nationalités tués sur les 90 km de front lors des batailles de l'Artois (1914-1915), est à la fois impressionnant et émouvant. De la colline de Lorette, à 165 m au-dessus du niveau de la mer, on domine la plaine et on peine à se représenter les combats qui se sont déroulés là.

Nous avons ensuite visité le cimetière comprenant 20 000 tombes individuelles et 8 ossuaires où sont rassemblés plus de 22 000 inconnus. Le monument du cimetière national comporte deux parties : la tour lanterne (52 m de haut, phare portant à 70 km à la ronde) et la chapelle. Celle-ci est une basilique d'allure romano-byzantine (46 m de long sur 14 de large) et remplace une ancienne chapelle qui était construite à droite de l'entrée principale du cimetière. Elle fut bénie en 1927 par Monseigneur Julien, fondateur de l'association dite du Monument de Notre-Dame de Lorette.

Après le déjeuner pris à *l'Estaminet de Lorette*, situé près du cimetière, les plus courageux ont pu, en passant par Ablain-Saint-Nazaire, voir les ruines de l'ancienne église du village et visiter le musée du Centre d'Histoire Guerre et Paix nouvellement ouvert à Souchez qui retrace, grâce à une collection exceptionnelle de documents, cartes, photographies, films d'époque les différents épisodes de la guerre dans la région (1). L'exposition permet d'appréhender de manière chronologique et thématique les grandes étapes du conflit.

Francis WALLET

(1)-L'ouvrage *La Grande Guerre dans le Nord et le Pas-de-Calais, 1914-1918*, par Yves Le Maner, (éditions La Voix), constitue le catalogue de l'exposition permanente.

L'Hospice d'Havré (Tourcoing) (le 15 octobre 2015)

La visite de l'Hospice d'Havré à Tourcoing est certes moins spectaculaire celle de l'Anneau de Mémoire mais elle permet de voir un ensemble de bâtiments dont certains datent de 1260, lorsque la comtesse Mahaut de Guisnes fonda l'hospice. D'autres bâtiments furent construits plus tard (entre 1853 et 1893) et l'établissement continua à fonctionner jusqu'en 1998, date à laquelle il fut fermé, car ne correspondant plus aux normes modernes.

Après un excellent repas dans la convivialité habituelle de l'ASA, au restaurant *Paradoxe* qui est installé en bordure de l'hospice, notre groupe a pu visiter le site qui appartient maintenant à la ville et abrite une salle d'exposition, une salle de lecture, une salle de spectacle... Nous avons vu le cloître (1715-1767) et la chapelle (1644-1656) de style gothique dont le chœur a été rénové en 2006. On peut y admirer un retable baroque et trois vitraux contemporains du maître-verrier Luc-Benoît Brouard représentant des cirrus, nuages blancs qui s'étirent dans le ciel du Nord...

Merci encore aux organisateurs de ces deux sorties.

Francis WALLET

V – La vie de l'ASA

Culture et Patrimoine scientifique



A l'occasion du « 1st International Summer School for Sciences: *History and Philosophy of Sciences & Science Education* » à la MESHS (espace Baïeto) du 22 au 26 juin 2015, neuf appareils scientifiques ont été prêtés durant cette période et placés dans 3 vitrines (prêts du CNRS, voir photos jointes).

Cette « micro-exposition » a rencontré un certain succès si l'on en juge par les nombreuses questions posées par les participants de cette école d'été.

Merci à Sophie Braun et aux bénévoles pour leur aide à l'installation de ces vitrines.

Jean-Claude PESANT

Liste des appareils présentés :

- * Cathétomètre Dumoulin et Froment (1880)
- * Galvanomètre de J. Carpentier (1890)
- * Polarimètre-saccharimètre de J. Duboscq (1890)
- * Système Fizeau-Foucault (1894)
- * Microscope Zeiss (1900)
- * Electrodynamomètre Siemens (1885)
- * Bïcône de l'abbé Nollet (18ème siècle)
- * Alambic Salleron ? (19ème siècle)
- * Electro-moteur de Froment (1875).

Des archives en lieu sûr

Des archives de la Faculté des sciences étaient entreposées à l'ASA depuis longtemps. A la mi-juillet 2015, une partie d'entre elles ont été versées aux Archives départementales du Nord (AD59) où elles sont désormais consultables par tous. Ce versement, agréé par le Président de l'université, consistait en une palette d'environ un mètre cube d'archives administratives datant parfois de la création de la Faculté des sciences (1854). Retraçons brièvement l'histoire de ces archives et de leur versement.

Il y a plus de vingt ans, peu après la création de l'ASA, quelques pionniers autour de Michel Parreau ont pris le parti de rassembler les archives administratives de la Faculté des sciences. Les rats et l'humidité des caves de la place Philippe Lebon d'une part, le rapatriement sur le campus de Villeneuve d'Ascq d'autre part, s'étaient chargés d'en diminuer le volume. Ce qui en restait fut confié à l'ASA. Ces archives, parfois incomplètes, furent utilisées en particulier pour l'écriture de l'histoire de la Faculté des sciences. Leur volume s'est agrandi peu à peu avec les archives personnelles de Jean Schiltz, Michel Parreau, Francis Meilliez. La question se posait toutefois de pouvoir garantir la pérennité de ces archives dans les locaux de l'ASA, locaux limités et non prévus à cet usage. D'autre part, les AD avaient averti l'ASA en septembre 2011 de l'existence d'un cadre législatif et



Photo 1

réglementaire (code du patrimoine) et du caractère public de ces archives administratives. Ce statut d'archives publiques rendait nécessaire leur versement et conservation aux Archives départementales pour en permettre une communication à tous les chercheurs en salle de lecture. Pendant presque quatre ans, un groupe de l'ASA (Nelly Hanoune, Pierre Louis, Jeanne Parreau, Jean-Paul Rogel et moi-même) s'est attaché à répertorier le contenu de ces archives sur un fichier « excel », tout en les triant, rangeant et classant, ceci en concertation avec les AD. La photo 1 de février 2015 rend compte de l'achèvement du travail de recensement et de classement de l'ASA. En juin, un travail de reconditionnement et de cotation des seules archives administratives (courriers de doyens, délibérations de conseils, listes de diplômés, etc.) fut effectué par Ophélie Gérard, assistante de conservation au service contrôle et collecte des archives publiques. Après accord signé de la direction de Lille 1, un premier versement s'effectua donc mi-juillet. Ainsi nous

pouvons être rassurés, la photo 2 donne une idée de nos vieux registres désormais mis à la disposition du public et objets de grands soins (cotés 3268 W).

Entre-temps d'autres archives étaient récoltées et mises à l'abri. Ainsi, l'ASA ayant signalé l'imminence du déménagement du bureau de Robert Gabillard resté intact au P3, un « fonds » éponyme était collecté en 2013 par les Archives départementales du Nord. Par ailleurs, en début d'année 2015, Jean-Paul Rogel suivait pour l'ASA le versement aux AD des dossiers des étudiants scolarisés à la Faculté des sciences entre 1890 et 1970, dossiers conservés jusqu'alors par les services de la Scolarité de Lille 1 (cotés 3239 W, photo 3).

Le travail n'est pas fini, car toutes les archives, en particulier certains « fonds », n'ont pas encore été versés. Un travail sur les photos et diapos entreposées à l'ASA, concernant la Faculté des sciences et l'Université, est aussi arrivé à son terme. Il faut espérer que la collaboration particulièrement fructueuse avec les Archives départementales du Nord se poursuivra.

Marie-Thérèse POURPRIX



Photo 2



Photo 3

Concert d'automne : Un début prometteur

Comme cela avait été annoncé lors de notre soirée musicale du 21 Mai 2015 nous avons pu apprécier le 9 Novembre un nouveau concert, organisé à l'initiative de Monique Vindevoghel à l'espace Culture.

A nos interprètes issus de l'ASA, Nicole Dhainaut, Christine et Alain Perche, Monique Vindevoghel



s'étaient joints les premiers pupitres de l'Orchestre Universitaire de Lille. Avec des formes instrumentales variées : duo, trio, quatuor, ils nous ont régalié d'un programme vivement apprécié par tous les auditeurs.

Comme d'habitude, à l'issue du concert un pot amical a rassemblé auditeurs et interprètes.

Nul doute que cette première expérience sera reprise la saison prochaine et nous pourrions bénéficier ainsi de deux concerts dans l'année : celui que nous organisons traditionnellement avec Athéna et celui d'automne.

J'en profite pour annoncer que le concert avec Athéna aura lieu le Jeudi 19 Mai.

Jacques DUVEAU

VI – Lille 1 d'hier et d'aujourd'hui

La COMUE se met en ordre de marche

Après la publication le 26 Août 2015 du décret approuvant les statuts de la Communauté d'Universités et d'Établissements « Lille Nord de France » les élections aux différents conseils des représentants des personnels et des usagers se sont déroulées le 19 Novembre.

On peut rappeler que la COMUE est conçue comme un espace de coopération et de coordination au sein de la région des partenaires participants à l'enseignement supérieur et à la recherche. Elle regroupe ainsi 11 membres : les 6 universités ; Centrale et les Mines ; la FUPL ; le CNRS et l'INRIA. En plus de ces membres élus, les conseils comprennent des représentants des établissements et de divers partenaires et des personnalités qualifiées.

Le Conseil d'administration élira donc prochainement le premier président de la COMUE. On ne peut s'empêcher de penser toutefois à la question des universités de Picardie qui dans les mois à venir feront partie de la nouvelle région.

En dehors des compétences qui lui ont été transférées - formation de maîtres, formation doctorale dans le cadre du collège doctoral – la COMUE intervient en particulier dans la définition prospective de l'enseignement supérieur et de la recherche en région et assure la coordination dans tout un ensemble de domaines précisés par le décret.

Ainsi se met en œuvre une des étapes de la restructuration de l'enseignement supérieur et de la recherche au niveau régional. La prochaine étape sera celle de la création de l'Université de Lille dont on reparlera dans un prochain bulletin.

IDEX : encore une marche !!!

À l'occasion de la rentrée de l'Université de Lille le 30 Septembre et avant la conférence remarquée de Pierre Rosanvallon sur « Les voies du progrès démocratique », les grands axes du projet IDEX (IDEX pour Initiatives D'EXcellence) ont été présentés à un public nombreux.

On se souvient qu'à l'issue de l'appel d'offres IDEX de 2011, 8 projets avaient été retenus au niveau national, mais pas celui des universités Lilloises. Un nouvel appel d'offres a été lancé début 2015 et 7 projets ont été envoyés au jury.

Le projet Lillois a passé avec succès la première « haie » du parcours de sélection puisqu'il fait partie des 3 projets présélectionnés avec ceux de Nice et de Grenoble. À l'issue de cette qualification, un projet approfondi a été fourni au jury, en Octobre. Il donnera lieu à une audition en Janvier avant une décision du gouvernement à la fin de ce même mois. L'enjeu est de taille puisque la dotation est de 15 millions d'€ par an pendant 10 ans et de 600 millions à l'issue de cette période. C'est dire l'effet de levier que permettrait la réussite du projet. On ne peut que croiser les doigts.

Un Laboratoire international associé : LILLE 1-Université LAVAL

Un LIA vient de se constituer à partir des équipes de l'Institut Charles Violette de Lille 1 et l'Institut sur la Nutrition et les Aliments Fonctionnels (INAF), le plus important centre de recherche du Canada sur cette thématique, de l'Université LAVAL. Leur recherche vise à développer des stratégies de biopréservation des aliments.

Jacques DUVEAU

VII – Chronique

Petite histoire des anges qui décorent les façades de Lille

Vous avez sans doute déjà remarqué les petits anges qui décorent les façades des vieilles maisons lilloises. Chose curieuse, on ne retrouve pas ces décorations dans les villes voisines. D'où vient donc cette inspiration typiquement lilloise ? Nous allons essayer en quelques mots de lever ce mystère.

Il est nécessaire tout d'abord de rappeler un peu d'histoire. Au XVII^e siècle, l'ancien empire de Charles Quint a été subdivisé en deux parties : les Provinces-Unies protestantes au nord, les Pays-Bas espagnols catholiques au sud. L'appartenance religieuse n'est pas neutre. La religion protestante tend à imposer une certaine austérité à la décoration des intérieurs et au style architectural. La Flandre est beaucoup plus luxuriante comme en témoignent les scènes de fêtes et de banquets visibles dans les tableaux de Rubens et de Jordaens. Les vaisseliers et buffets flamands s'ornementent de fleurs, de fruits, de personnages. Ces motifs décoratifs vont se retrouver sur la façade de plusieurs maisons construites à cette époque. Une des plus anciennes de ce style est celle de Gilles de la Boë édifiée en 1636.



Détail de la façade de la maison de Gilles de la Boë, 1636, (place du Lion d'or)



Maisons voisines avec des façades dissemblables, les anges présents sur une façade sont remplacés sur la maison voisine par une figure casquée. L'entente entre les deux propriétaires ne devait pas être la meilleure ! (rue de la Grande Chaussée)

d'éventuels soulèvements de la population, les rues des quartiers nouveaux sont orientées face à la citadelle et le fort Saint-Sauveur est construit. Dans un deuxième temps, la situation s'améliore ; Louis XIV accorde certaines exemptions de taxes et, en définitive, la situation économique connaît une ère de prospérité qui va retentir sur les constructions.

C'est vers 1675 qu'apparaissent sur les façades lilloises les petits amours ailés très caractéristiques. Ces amours sont utilisés pour marquer la délimitation des maisons sur les alignements de façade qui, par réglementation des magistrats de la ville, sont uniformes. Ceux situés au sommet des pilastres d'une même maison se font face, les amours de deux maisons voisines se tournent le dos. Ce style de façade est limité à ce que l'on appelle maintenant l'hypercentre : rue Esquermoise, Grand-Place, rue des Chats Bossus, etc. Comme ces façades

À noter toutefois que toutes les façades n'évoluent pas à la même vitesse ; cela dépend des goûts (et des finances) du bâtisseur. C'est ainsi que l'on peut observer durant les mêmes années des maisons qui conservent un style beaucoup plus rustique.

L'apothéose du style baroque à la flamande (on parle parfois de maniérisme flamand) éclate dans la vieille bourse dont la construction débute en 1651 sous le règne de Philippe IV d'Espagne. En fait, il ne s'agit pas d'un bâtiment unitaire mais de 24 maisons financées chacune par un propriétaire. Chaque maison, construite selon un cahier des charges très précis, est ornée de bustes, fruits, guirlandes, etc.

En juillet 1667, suite au siège de Lille mené par Louis XIV et Vauban, Lille devient française par le traité d'Aix-la-Chapelle. Dans un premier temps, cette annexion est assez mal ressentie par la population lilloise : rupture des relations commerciales avec l'Angleterre et les Pays-Bas, présence de troupes d'occupation. Pour contrôler

appartiennent aux maisons les plus riches, leur extension est de ce fait restreinte. En même temps, l'ensemble de la façade devient extrêmement orné, chaque étage est séparé du supérieur par des éléments décoratifs. Les maisons sont souvent à deux étages. L'espace entre le rez-de-chaussée et le premier étage est souvent marqué par une frise avec fruits et rubans ; celui situé entre le premier et le second étage comporte soit un médaillon, soit des mascarons (figures grotesques plus ou moins stylisées). Mais il n'y a pas de règles générales et des variantes s'imposent au gré de la fantaisie des décorateurs et des propriétaires.

Se pose maintenant la question : d'où viennent ces petits amours que l'on ne retrouve pas sur les façades des villes voisines comme Douai ou Tournai. Selon P. Parent (1), dans l'incontournable volume qu'il consacre à ce sujet, ces amours se sont « échappés » des boudoirs et des salons de Versailles. On retrouve des motifs similaires dessinés par les graveurs Abraham Brosse et son élève Jean Lepautre, mais ces éléments sont toujours destinés à des intérieurs de maisons, parfois de chapelles. On ignore la raison pour laquelle les artistes lillois les ont fait sortir pour les jucher en haut des façades. Quoiqu'il en soit, on retrouve ici la même démarche que celle survenue sous l'ère espagnole à savoir l'utilisation d'un décor ornemental d'intérieur pour décorer une façade.

Sociologiquement, ce style est l'apanage de la bourgeoisie commerçante aisée. Dans le quartier de la rue Royale, les immeubles destinés à la noblesse s'inspirent du style des hôtels particuliers, parisiens et versaillais : côté rue, un mur de clôture percé d'un porche majestueux, souvent armorié, puis une vaste cour intérieure et, en fond, un grand immeuble à façade symétrique, le plus souvent en pierre.

En 1708, au cours de la guerre de Succession au trône d'Espagne, la ville est assiégée par le duc de Marlborough (celui de *Malbrouk s'en va-t-en guerre* !) et le prince Eugène de Savoie. Malgré la défense héroïque de Boufflers, Lille capitule et est rattachée à la Hollande. Les troupes occupantes font regretter l'occupation française. Puis Lille redevient définitivement française en 1713 par le traité d'Utrecht, mais les goûts ont changé. L'architecture adopte le style français classique, beaucoup plus austère. La brique régresse au profit de la pierre, l'ornementation devient très discrète. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer sur la Grand-Place, le bâtiment de la Grand-Garde construit en 1717 et dont le style s'oppose vigoureusement celui de la vieille bourse qui lui fait face. Le soleil royal brille à son fronton mais les petits anges se sont envolés !

André DHAINAUT

(1) Paul PARENT. L'architecture civile à Lille au XVII^e siècle. E. Raoust, libraire à Lille, 1925

Amour et Evasion d'un P.G.A. (Prisonnier de Guerre Allemand)

Le 23 août 1946 (P.G.A., 1946 p. 33)

Evadé d'Angleterre, un prisonnier allemand arrive à Calais avec son amie à bord d'un yacht volé.

Les tentatives d'évasion sont monnaie courante dans la chronique calaisienne de chaque jour. Avant hier, n'avait-on pas signalé la découverte de deux P.G.A., qui tentaient de regagner l'Allemagne, dissimulés sous la bâche recouvrant une automobile de luxe arrivée d'Angleterre par le ferry-boat.

Mais voici une autre tentative dont les conditions sont plus romanesques. La police spéciale de Calais a arrêté à l'arrivée d'un petit bâtiment de plaisance anglais, dérobé dans le port de Douvres, le « yacht » appartenant à M. Williamson, un P.G.A., accompagné d'une jeune anglaise, son amie. Celui-ci déclara se nommer Alexander Todt né le 6 octobre 1921 à Langenberg, fils d'un gros industriel de cette ville. Il avait été fait prisonnier à Bardia en Cyrénaïque.

L'évadé avait pu mettre son projet à exécution grâce aux vêtements civils qu'il avait pu se procurer. Il avait pris passage à bord du yacht en compagnie d'une jeune femme dont il avait fait son amie alors qu'il travaillait dans



La façade de cette maison du début de la rue Royale comporte, chose rare, des statues en supplément de l'ornementation classique.

une ferme à l'intérieur des terres, assez éloignée de la mer. Il avait quitté clandestinement la ferme le 10 août pour gagner Douvres, où il arriva par petites étapes le 19. Leur intention était de s'embarquer à bord d'un cargo en partance. Mais ayant aperçu, amarré le long du quai de Douvres, un petit bateau de plaisance à bord duquel il n'y avait aucun gardien, il prit passage avec sa compagne et largua les amarres. Il réussit, ainsi, à gagner le large sans encombre. Son intention était de cingler vers un port allemand de la mer du Nord. Mais le mauvais temps survint qui le força à gagner le port de Calais proche, où le petit bateau dû relâcher. C'était CALAIS ; la douane descendit à bord pour l'accomplissement des formalités d'usage.

Les deux passagers ignoraient le français et ne purent produire les papiers réglementaires des navigateurs. Il fallut questionner l'allemand jusque tard dans la nuit. La femme possédait des papiers au nom de Doris Turner, épouse Blake, née le 26 mars 1921 à Etaddenham. Elle avait avoué que son compagnon n'était pas son mari, mais un ami dont elle avait fait la connaissance à Oxford, en 1937, au cours d'une partie de tennis. Après l'avoir perdu de vue, pendant plusieurs années, elle l'avait retrouvé sous la tenue d'un P.G.A., dans un village voisin, et ils avaient décidé de fuir ensemble en Allemagne. Le petit yacht a été conduit au bassin où il restera à la disposition de son propriétaire. Signalons en terminant que contrairement au bruit qui a été répandu, Alexander Todt n'est nullement le fils du fameux constructeur du mur de l'Atlantique.

L'amie du P.G.A., qui aborda à Calais : un mois de prison.

DOUVRES - 30 (Ass. Pres.) - La jolie Doris Violet Blake, cette jeune anglaise qui, en compagnie d'un P.G.A. évadé, « emprunta » un yacht pour se rendre d'Angleterre en France et aborda à Calais, a été condamnée par un tribunal de Douvres à un mois d'emprisonnement.

Séparée de son mari et mère de 2 enfants, Mrs Blake a proclamé son amour pour l'allemand Alexander Todt, qui a comparu à 2 reprises devant un tribunal militaire pour s'expliquer sur sa fugue du 20 courant. Le procureur invita les magistrats à ne considérer que les faits qui lui sont reprochés, c'est à dire le vol du yacht et le fait d'avoir quitté son pays clandestinement. « Nous savons, a-t-il dit, qu'il existe dans cette affaire d'autres circonstances, mais nous ne sommes pas ici devant un tribunal de moralité. » L'avocat de Mrs Blake a notamment déclaré: « Elle se rend compte de la folie qu'elle a faite et s'excuse auprès du propriétaire du YACHT ». Elle avait d'ailleurs affirmé à la police, que Todt et elles comptaient rembourser leur victime. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne possèdent, loin de là, la somme nécessaire. Mais peut-être était ce un remboursement à longue échéance ... D'après une déclaration de Todt les 2 fugitifs comptaient gagner la zone d'occupation soviétique. (D'après « La Voix du Nord » du 23 août 1946).

Claude CARDON

VIII – Hommage

à Jean KREMBEL



Un appel à me lever, à sortie du lit, il est 5h, ce dimanche 9 août 2015, ... 9, 8, 8 = 7 ! chiffre sacré. 9 août 2015, jour de la Saint Amour dans le calendrier. L'Amour peut bien sûr se fêter, se vivre, n'importe quel jour et sous n'importe quelle forme.

La température est fraîche, 15°, l'idéal pour un réveil à la vie ce jour. Sur le balcon, cet espace qui me permet d'être à l'extérieur, dans le cosmos immatériel, un beau croissant de lune m'attend, doré, brillant, vibrant de lumière, son aura caressant mon âme touchée par une telle beauté. Le ciel a déjà revêtu une de ses parures bleutée, bordée au bas de l'horizon de teintes orangées et grisâtres. Une étoile visible et scintillante, juste à côté de la lune, me fait un clin d'œil, après cette nuit d'août ayant manifesté

tant de vibrations d'étoiles dans la voie lactée. Serait-ce l'âme de Jean, reliée à la mienne et à celle de chaque être ayant eu la chance de le connaître ?

Le coq a déjà commencé à chanter, sans interruption, faisant part aux âmes qui l'entendent, de la vie sonore intense existant ; d'autres coqs du voisinage lui répondent, composant un concert matinal ravissant ; leur chant fait vibrer en moi une joie intérieure me ressourçant.

De belles volutes rosées et mauves s'élèvent, nées des tons orangés de l'aurore. Le jour se lève peu à peu, 6h.....

Je ressens l'âme de Jean ayant sûrement commencé son beau voyage astral juste à côté de notre monde. Jeudi soir déjà, 3 jours après que la vie ait quitté son corps, le soir où j'appris son départ, des appels de lumière s'étaient manifesté dans mon espace intérieur, une lampe qui clignotait, s'éteignait, se rallumait, phénomène

que je connais bien dans les contacts avec nos aimés partis

L'âme de Jean est sûrement déjà en transit vers la Lumière, peut-être déjà arrivée dans un monde étonnant pour lui. Il s'est peut-être préparé à sa nouvelle Vie, et s'acclimate sereinement dans cet univers où il ne souffre plus, enfin ! Il est délivré des douleurs physiques imposées par son corps depuis si longtemps. Il vit toujours, autrement. Il découvre des espaces surprenants. S'il n'a pas pu se préparer à cette continuité de son esprit séparé de son corps, cela lui est peut-être difficile C'est alors que je pense à lui, que je prie pour lui, que je médite d'âme à âme pour le soutenir dans ce voyage extraordinaire. Certains de nos aimés partis peuvent être décontenancés, déstabilisés, ne comprenant pas ce qui leur arrive dans l'Au-delà. Ils ont besoin de nous, de notre aide, de notre soutien, de la force de nos pensées les guidant et les accompagnant dans ce beau passage.

Des lueurs jaunes remplacent les couleurs orangées, violettes, roses dans le ciel ; la magie de la vie opère, dans notre monde. Ces teintes pourtant ne sont rien, comparées à la multitude infinie de toute la palette des tons vibrant dans l'Après-vie. Le soleil va bientôt se dévoiler

6h40 : le voilà ! il pointe à l'horizon ... Joie ! plaisir d'assister, inlassablement, à la roue cosmique de notre petit univers, aux chakras gigantesques, vortex d'énergie Frères et Sœur de nos mini-chakras humains, que sont Lune, Soleil, Saturne et la multitude des astres de ce monde ci.

Jean quant à lui découvre un autre monde, d'autres merveilles encore méconnues de nous, que nous avons pourtant palpées dans des vies précédentes, puis oubliées. Seul des ressentis subsistent et remontent quelquefois.....

Puisse l'âme de Jean continuer sa réalisation dans Sa Vie après la vie.

Puisse-t-il recevoir les pensées d'Amour de ses proches, de tous ses amis.

Puisse-t-il nous envoyer à son tour de beaux messages d'Amour témoignant de sa survivance !

Paix à lui, repos bienfaisant à lui, Lumière d'Amour et d'Energie pour lui

Michka De LATTRE Dimanche 9 août 2015 – 7h chiffre divin, sacré.

à Claude DUBAR

Claude DUBAR est né le 11 décembre 1945 et mort le 29 septembre 2015. Sociologue, il a passé une partie importante de sa vie professionnelle dans notre université où il a été également vice-président dans les années quatre-vingt.

Claude a fait ses études secondaires scientifiques à Lille. Après une hypotaupe au lycée Faidherbe, il s'est orienté vers la philosophie et les sciences sociales. Il a été élu assistant de sociologie à Lille en 1967 et a obtenu l'agrégation de philosophie l'année suivante. Il choisit alors de faire un doctorat de troisième cycle en sociologie qu'il soutient en 1970.

Son expérience d'enseignement et de recherche en coopération au Liban le conduit à la rédaction d'un premier ouvrage sur les classes sociales.

À son retour, en 1974, il passe par le CNRS et devient maître de conférences en 1977 à l'université de Lille1. Avec Jean René Tréanton, il fonde le LASTREE, laboratoire de sociologie du travail, de l'emploi et de l'éducation qu'il dirige entre 1984 et 1989. L'association du LASTREE et du LAST des économistes est à l'origine de la création du CLERSE, laboratoire associé au CNRS créé en 1982.

Sa thèse d'Etat porte sur la formation professionnelle continue en France. Il est élu professeur d'université en 1988, année où il intègre le Centre d'études et de recherches sur les qualifications à Paris et travaille sur la sociologie des relations entre éducation et travail et surtout la sociologie des identités professionnelles.

En 1993, il devient professeur de sociologie à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines où il participe activement à la création du laboratoire de sociologie Printemps qu'il dirige pendant plusieurs années. Il a également été responsable de l'Association française de sociologie dont il a favorisé le développement.

Je connaissais bien Claude. Il m'a accueillie dans son équipe de recherche et a encadré ma thèse. Sans lui, je ne serais jamais devenue sociologue et je lui en suis pour toujours profondément reconnaissante.

Comme enseignant, il avait à la fois une rigueur, un talent et une force de conviction incomparables, se passionnant aussi bien pour la théorie que pour la méthode, avec une disponibilité et un intérêt pour ses étudiants exceptionnels.

Toutes ces qualités se retrouvaient dans ses activités de recherche, combinées à une grande capacité d'écoute des interviewés, une formidable finesse d'analyse des trajectoires biographiques et sociales et une très forte capacité à articuler les travaux empiriques et la théorisation.

Il a écrit de nombreux ouvrages qui sont des références en sociologie du travail et de la formation.

Nicole GADREY

IX - Carnet

Ils nous ont quittés :

Mme Françoise CHAIMBAULT-BOIR, épouse d'Yves CHAIMBAULT, ancien Secrétaire Général de l'Université de Lille 1, décédée le 23 juin 2015 à l'âge de 58 ans.

M. Jean KREMBEL, Ancien Président de l'ASA, Ancien Directeur de l'I.R.C.L., Professeur Honoraire des Universités, commandeur des Palmes Académiques, antérieurement membre particulièrement actif de l'UMR de Chimie Biologique, membre de l'équipe de Direction et président du Comité d'Action Sociale, retraité, décédé le 4 août 2015 à l'âge de 85 ans.

M. Claude DUBAR, Sociologue, Ancien vice-président de l'Université des Sciences et Techniques de Lille 1, Professeur émérite de l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, Ancien président de la Société Française de Sociologie, décédé le 29 septembre 2015 à l'âge de 69 ans.

M. Jacques DECOBERT, maître de Conférence en langue et littérature française à Lille 3, décédé le 19 octobre 2015.

M. Frédéric ROUSSEL, en poste au début de sa carrière à l'Université du Littoral Côte d'Opale, puis Professeur à l'UFR de Physique de Lille 1 dans l'Unité de Dynamique et Structure des Matériaux Moléculaires, décédé le 21 octobre 2015 à l'âge de 46 ans.

Mme Annie KEKENBOSCH, Secrétaire Administrative au Laboratoire Chimie organique et macromoléculaire de l'UFR de Chimie, puis au Service Commun d'Action Sociale, décédée le 30 octobre 2015 à l'âge de 64 ans.

M. Jean-René TREANTON, Sociologue à Lille 1 (SES), retraité, décédé le 3 décembre 2015 à l'âge de 91 ans.

Toutes nos condoléances à leurs familles et à leurs proches.

Naissances :

Arthur FORTE-BELARD, né le 7 août 2015 et Martin BECKRICH-BELARD, né le 1^{er} octobre 2015, petits-fils de M. Michel BELARD, professeur de Biologie de Lille 1, retraité et de Mme Monique BELARD, Chargée en communication à l'UFR de Sciences Economique, retraitée.

Toutes nos félicitations aux heureux parents et grands-parents.

Association de Solidarité des Anciens de l'Université Lille 1 - Sciences et Technologies



ASA Université Lille 1
Bâtiment P7
Cité Scientifique
59655 Villeneuve d'Ascq cedex

tél : 03 20 33 77 02
email : asa@univ-lille1.fr
<http://asa.univ-lille1.fr/spip>



directeur de la publication : Jacques Duveau directeur de la rédaction : Jean-Michel Duthilleul
réalisation : Jean-Michel Duthilleul et Nadine Demarelle
merci à : Alain Barré, Bernard Belsot, Claude Cardon, Bernard Delahousse, Michka De Lattre,
Anne-Marie Dewolf, André Dhainaut, Jacques Duveau, Jean-Charles Fiorot, Nicole Gadrey, Jo Losfeld,
Françoise Marchand, Joëlle Morcellet, Jean-Claude Pesant, Marie-Thérèse Pourprix, Marie Paule Quéту,
Carlos Sacré, Francis Wallet

Imprimerie de l'Université Lille 1 Sciences et Technologies

ISSN : 1168-6898